

LE
CARILLONNEUR
DE BRUGES

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

PAROLES DE

M. DE SAINT-GEORGES

MUSIQUE DE

M. A. GRISAR

Mise en scène de **M. E. MOCKER**

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS SUR LE THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 20 FÉVRIER 1852.



PARIS

MICHEL LEVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS,

RUE VIVIENNE, 2 BIS.

1852

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

MATHEUS CLAËS, ancien carillonneur de la ville de Bruges.....	MM. BATAILLIE.
WILHELM, officier de fortune au service de l'Espagne.....	BOULO.
DON JUAN D'HERMOSA, gouverneur de Bruges, pour le duc d'Albe, vice-roi des Pays-Bas.....	RICQUIER.
VANBRUCK, neveu de Mathéus Claës, hôtelier à Bruges.....	SAINTÉ-FOY.
L'INFERNAL, ex-inquisiteur, au service de Don Juan d'Hermosa.....	NATHAN.
LA PRINCESSE MARIE DE BRABANT.....	Mlles RÉVILLY.
BÉATRIX, fille de Mathéus Claës.....	WEATHEIMBER.
MÉSANGÈRE, marchande de chansons, nièce de Mathéus Claës.....	FÉLIX-MIOLAN.
ESPAGNOLS, FLAMANDS, SUITE DE LA PRINCESSE, OFFICIERS, GARDES, MARCHANDS, PEUPLE, etc.	

La scène se passe à Bruges, pendant la domination des Flandres, par les Espagnols, sous la vice-royauté du duc d'Albe, en 1566.

NOTA. La mise en scène exacte de cet ouvrage, réglée par M. E. Mocker, est rédigée et publiée par M. L. Pallanti.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un site pittoresque, sur le plateau d'une colline, près de la ville de Bruges. — A droite, l'ermitage de Notre-Dame des Bois, dont on n'aperçoit que la porte rustique. — A gauche de l'acteur, une petite maisonnette garnie de lierre et de roses ; c'est la demeure de Mathéus Claës. — De grands arbres, formant un dôme de verdure, abritent la scène, et l'on voit au fond la ville de Bruges, et la Dyle qui coule au pied de la colline.

SCENE I.

MÉSANGÈRE est assise devant une petite boutique d'images et de reliquaires, placée contre la porte de l'ermitage. — A côté de la boutique, une statue de la madone devant laquelle brûle une lampe de terre. — Au lever du rideau, des jeunes filles sont agenouillées devant la porte de l'ermitage. La bannière de la Vierge est portée par l'une des jeunes filles.

CHOEUR.

C'est fête à l'ermitage
De la reine des cieux ;
Portons-lui notre hommage,
Et nos fleurs et nos vœux !
Rendons-nous en prière
Dans ce paisible lieu,
Sous la sainte bannière
De la Mère de Dieu !

MÉSANGÈRE, allant aux jeunes filles et leur montrant sa boutique.

AIR.

Achetez-moi, mesdemoiselles,
Des anneaux d'or, des buis bénits !
Je vends les images nouvelles
De tous les saints du paradis !
J'ai pour mes pratiques
De pieux cantiques !
J'ai des oraisons
De toutes saisons !
Sur les saints ou saintes
De belles complaintes ;
Pour les amoureux
Des chants langoureux !

LE CARILLONNEUR DE BRUGES.

CHOEUR.

Voyons vos chansons !

MÉSANGÈRE.

En ces lieux

Je vends des prières nouvelles,
Qui font trouver de bons maris !CHOEUR *de jeunes filles.*

Ah ! donnez, donnez à tout prix !

MÉSANGÈRE.

Pour rendre les époux fidèles,
J'ai l'oraison de saint Martin !CHOEUR *de femmes.*

Nous la dirons soir et matin !

MÉSANGÈRE.

Mais après le pèlerinage
Qu'on fait à ce saint ermitage,
A Bruges, ma voix va soudain
Redire quelque gai refrain !

CABALETTA.

La séguédille
Vive et gentille
Que la Castille
Nous envoya,
La, la, la, la !
Sous ta mantille
Quand cet air brille,
Ton œil pétille !
O senora !

Ou bien la romance
D'amour, d'espérance,
Qu'au pays de France
Le cœur soupira !
La, la, la, la !
Ou la barcarolle
Que de la gondole
Une brise folle
Au Lido porta !
Tra la, la, la !

CHOEUR.

Quoi ! vous vendez de tout cela ?

MÉSANGÈRE.

C'est mon état... une marchande
Doit en avoir pour chaque goût !
En fait de chants, il faut qu'on vende
En tous pays un peu de tout !
Achetez-moi, mesdemoiselles,
Des anneaux d'or, des buis bénits !
Je vends les images nouvelles
De tous les saints du paradis !
J'ai pour mes pratiques
De pieux cantiques,
J'ai des oraisons
De toutes saisons !

*On entend sonner la cloche de l'ermitage, et les jeunes filles y entrent,
en reprenant le premier chœur.*

C'est fête à l'ermitage
De la reine des cieux,
Etc...

SCÈNE II.

MÉSANGÈRE, puis VANBRUCK, précédant DON JUAN D'HER-
MOSA suivi DE QUELQUES PAGES ET GARDES.

VANBRUCK.

Par ici, par ici, monseigneur!... nous y voilà !

DON JUAN.

C'est bien heureux ! quel pays sauvage!... Les maudits buis-
sons!... (*A Vanbruck.*) Un siège, vilain, je tombe de fatigue... je
dois être rouge à faire peur ! (*Il s'assied sur un siège que lui
présente Vanbruck.*)

VANBRUCK, à Mésangère.

Ma cousine, saluez Son Excellence ! Monseigneur Don Juan
d'Hermosa !

DON JUAN.

Comte de Guadalquivir, marquis de Compostelle, gouverneur
pour son altesse le duc d'Albe, vice-roi des Flandres, au nom de
Sa Majesté Philippe II, de la ville de Bruges et de son comté,
ayant droit de vie et de mort sur ses habitants !

MÉSANGÈRE.

Oh ! je connais bien Son Excellence !.. je l'ai vue quelquefois
chez la belle princesse Mario de Brabant, quand elle me fait ve-
nir à son palais pour lui chanter nos airs nationaux.

DON JUAN, *l'examinant.*

Eh ! c'est la petite Mésangère, la marchande de chansons... le troubadour de la ville de Bruges !

VANBRUCK.

La nièce de notre oncle, Mathéus Claës, l'ancien carillonneur de la ville de Bruges !

DON JUAN, *à Vanbruck.*

Silence, vilain !... (*A Mésangère.*) Et toi, petite, deux écus d'or pour un baiser !

MÉSANGÈRE.

Merci, monseigneur... je ne vends que des chansons.

DON JUAN.

Eh bien, fais-moi la charité d'un baiser ?...

MÉSANGÈRE.

Impossible, monseigneur !... j'ai mes pauvres !

DON JUAN.

Cette petite est charmante !... nous y songerons plus tard... nous te retrouverons, petite !

MÉSANGÈRE.

Pas ici ! monseigneur... car je n'y suis qu'en passant, avec ma cousine Bôatrix et mon oncle Mathéus Claës, dans cette maisonnette que voilà... Nous habitons Bruges d'ordinaire, mais nous venons loger ici les jours de fête, près de la chapelle de Notre-Dame des Bois, dont mon oncle est le gardien... parce que ces jours-là, mon cousin Vanbruck y vend de bonne bière de Bruges aux pèlerins, et moi j'y fais mon pieux commerce !

VANBRUCK.

Oui, monseigneur .. nous logeons en famille, dans mon hôtel-lerie de Bruges, aux Armes du Brabant !

DON JUAN.

Aux Armes du Brabant !

VANBRUCK.

Certainement !... et je revenais de la ville, quand j'ai eu l'agrément de rencontrer monseigneur qui s'était égaré dans ces bois, ainsi que sa noble suite !

DON JUAN.

Sans doute, vilain !... je me rendais à cet ermitage pour en examiner les alentours, et m'assurer si je pouvais sans danger venir le visiter avec ma belle prisonnière, Marie de Brabant !

VANBRUCK.

La fille de notre ancien duc... du dernier souverain de la Flandre !

DON JUAN.

D'abord, manant, tu n'as plus de ducs !... ton souverain est Sa Majesté Philippe II, roi d'Espagno... et quant à la princesse Mario de Brabant, ce n'est plus qu'une ravissante jeune fille, altesse détronée, que monseigneur le duc d'Albe a bien voulu laisser à Bruges prisonnière sur sa parole, et sous ma garde, à condition qu'elle ne se marierait jamais.

VANBRUCK.

Ce qui l'a fait surnommer la Viergo de Bruges !... un joli nom de demoiselle !

MÉSANGÈRE, à *Don Juan*.

Et monseigneur va conduire ici notre princesse ?...

DON JUAN.

Certainement !... une fantaisie de cette belle enfant... j'ai le cœur si faible avec les femmes... avec celle-là surtout !... j'obéis à ses moindres caprices... je lui dissimule les devoirs de ma pénible mission sous la plus tendre galanterie... je l'entoure de soins... et de soldats... d'attentions, et d'arquebuses... A peine eut-elle exprimé le désir de venir à cet ermitage, quo j'ai pris les devants pour semer sur ses pas les fleurs, et les mousquets... mais les fleurs seules frapperont ses yeux... les mousquets resteront cachés sous les massifs de feuillages et les buissons de roses !

VANBRUCK.

Voilà des procédés !

DON JUAN.

C'est délicat ! c'est élégant ! n'est-ce pas ?... Ainsi, vous autres manants, qui habitez ces lieux, des bouquets, des chansons, fête complète... et soyez gais !... (*Allant au fond.*) Holà ! l'Infernal !...

MÉSANGÈRE, à *Vanbruck*.

Qu'est-ce que c'est que l'Infernal ?

VANBRUCK, à *demi-voix*.

Une de mes pratiques de Bruges... un ancien inquisiteur retiré des affaires !

SCENE III.

LES MÊMES, L'INFERNAL.

MÉSANGÈRE, à *part*, le regardant.

Il est affreux !

VANBRUCK, de même.

Du tout !... il est fort beau... pour un inquisiteur !...

L'INFERNAL, à *Don Juan*.

Les ordres de monseigneur sont exécutés, les environs soi-

gneusement visités... le pays est sûr; d'ailleurs, cinquante hommes armés garderont les issues de l'ermitage!

DON JUAN.

Très-bien, l'Infernal!... mais que la princesse ne se doute de rien, surtout... je veux que la blanche colombe n'aperçoive pas les barreaux de la cage... (*A Vanbruck.*) Approche, vilain... je dois reconnaître ta peine pour m'avoir conduit ici!

VANBRUCK, *tendant la main.*

Ah! monseigneur est bien bon!...

DON JUAN.

C'est un avis que je te donnerai!... (*Avec colère et le prenant par l'oreille.*) Change ton enseigne des Armes du Brabant, ou je te fais accrocher à sa place!

VANBRUCK, *consterné.*

Ah! bah!

DON JUAN.

L'Infernal!... précède ton gracieux maître... (*A Mésangère.*) Au revoir, petite!... Elle est charmante... un je ne sais quoi... qui fait que... nous nous reverrons!... (*Parlant à sa suite.*) Suivez-moi, vous autres! (*Ils sortent tous du côté opposé à leur entrée.*)

SCÈNE IV.

VANBRUCK, MÉSANGÈRE, puis BÉATRIX.

VANBRUCK, *avec humeur.*

Voilà une tyrannie atroce!... me retirer mon enseigne... un Lion d'or superbe!... une bête magnifique... le désespoir de mon voisin, l'*Autruche couronnée*... qu'est-ce que je vais mettre à ma porte, je vous le demande?...

MÉSANGÈRE.

Eh bien! mon petit Vanbruck, j'ai une enseigne charmante à vous proposer!...

VANBRUCK, *vivement.*

Une autre bête?

MÉSANGÈRE.

Bien mieux que ça!... une jolie femme!... vous me ferez peindre en pied... et vous écrirez dessous: *A la Belle Hôtesse*!... mais il faut pour cela vous marier le plus tôt possible!... d'ailleurs, mon oncle Mathéus Claës l'entend ainsi, et ne vous cède son hôtellerie de Bruges qu'à cette condition-là!

VANBRUCK.

Mon oncle m'a donné le choix entre vous, Mésangère, et sa fille, ma cousine Béatrix!

MÉSANGÈRE.

Certainement !... mais c'est moi que vous épouserez !

VANBRUCK.

Allons donc !

MÉSANGÈRE.

C'est moi qui serai madame Vanbruck !

VANBRUCK.

Du tout , du tout !

MÉSANGÈRE.

Ma cousine ne vous convient pas !

VANBRUCK.

Mais si je lui conviens, moi !

MÉSANGÈRE, voyant s'approcher Béatrix.

Silence ! la voici !... comme elle a l'air triste, préoccupé... et dire qu'elle est toujours comme cela depuis quelques mois !

BÉATRIX, les yeux baissés, sans voir Vanbruck et Mésangère.

ROMANCE.

1^{er} COUPLET.

De mille feux, sur la montagne,
Quand l'astre du jour resplendit,
Quand tout brille dans la campagne,
Quand la fleur au zéphir sourit !
Quand l'oiseau penché sur la rive
Jette au loin ses notes d'amour,
Moi seule ici, triste et pensive,
J'attends, hélas ! de meilleurs jours !

2^e COUPLET.

Mais je me plains, et sur la terre
N'est-il donc pas d'autres douleurs,
Qui dans l'ombre et dans le mystère
Font verser de bien tristes pleurs !
A ces cœurs tout pleins de souffrance,
Que ne puis-je dire toujours :
Dieu garde au malheur l'espérance
Et vous promet de meilleurs jours !

MÉSANGÈRE, à Béatrix.

Allons, je t'y prends encore !... toujours triste et rêveuse !

BÉATRIX.

Moi, ma bonne Mésangère !... oh ! pas du tout... je songeais, je réfléchissais !

MÉSANGÈRE, *gaiement.*

Alors, ce n'est pas comme moi... qui ne réfléchis jamais... toujours gaie, heureuse, insouciant... Après ça, je n'ai pas vécu comme toi à la cour, près de ta sœur de lait, la princesse Marie de Brabant !

VANBRUCK, *à Mésangère.*

Ne lui parlez donc pas de ça !... vous savez bien qu'elles sont brouillées !

BÉATRIX.

Que voulez-vous?... les princesses ont des caprices... elles sont si gâtées... c'est de l'état... et Marie, quoique bien bonne, avait les siens... Un jour, je me suis éloignée... la princesse est restée prisonnière dans son palais, et l'ouvrière est revenue libre chez son vieux père !

VANBRUCK, *à Mésangère.*

Ce qui est mal, c'est que la princessé soit si froide et si fière avec elle quand elle la rencontre !

MÉSANGÈRE, *à Béatrix.*

C'est vrai !... tandis que moi je lui plais, je l'amuse... et puis, je lui porte des bouquets dont tu entoures toi-même la tige de ces beaux rubans bleus, auxquels tu me défends bien de toucher, de crainte de les flétrir... Tu n'es pas jalouse, n'est-ce pas ?

BÉATRIX, *avec effusion.*

Oh ! non ! je t'aime trop pour cela !

MÉSANGÈRE.

Eh bien, moi, je serai franche... je suis jalouse... et de toi !

BÉATRIX, *surprise.*

De moi ?

MÉSANGÈRE.

Sans doute !... je ne peux pas toujours vendre des chansons... j'ai seize ans bientôt... je veux me marier, m'établir... (*montrant Vanbruck*) et voilà l'établissement que je me suis choisi !

VANBRUCK.

Par exemple !

BÉATRIX, *riant.*

Eh bien, qui s'oppose à ton établissement ?...

MÉSANGÈRE.

M. Vanbruck lui-même, qui prétend être amoureux de toi !

BÉATRIX, *souriant.*

J'ai de l'amitié pour mon cousin Vanbruck... beaucoup d'amitié... mais voilà tout !

MÉSANGÈRE, à *Vanbruck*.

Là ! vous l'entendez, monsieur !... c'est clair, ça... vous me revenez de droit !

VANBRUCK.

Non, Mésangère, non... perdez cet espoir !...

MÉSANGÈRE.

Et pourquoi ça, monsieur ?

VANBRUCK.

Parce que je connais vos coquetteries avec tous les jeunes gens de la ville... et enfin, puisqu'il faut vous le dire... parce que j'ai tout vu !

MÉSANGÈRE, *vivement*.

Et qu'avez-vous vu, monsieur ?

BÉATRIX, *avec émotion*.

Oui, mon cousin, qu'avez-vous vu ?

VANBRUCK.

Ce que j'ai vu !...

TRIO.

VANBRUCK.

Vous me le demandez ?

MÉSANGÈRE.

Sans doute !

VANBRUCK.

Eh bien, je vais, quoi qu'il m'en coûte,
Dévoiler ce secret affreux !

MÉSANGÈRE et BÉATRIX, à *Vanbruck*.

Parlez ! parlez ! je le veux ! je le veux !

VANBRUCK, *rapidement*.

J'ai vu sous la fenêtre basse
L'autre nuit un bel amoureux !
Sa main entre les barreaux passe,
Donne un signal ; — puis, à ses yeux,
Paratt bientôt mademoiselle !
Et puis, on se met à jaser !
Et puis, sur le front de la belle
Retentit bientôt un baiser !

BÉATRIX.

Un baiser !

MÉSANGÈRE.

Un baiser !

VANBRUCK.

Un baiser !

MÉSANGÈRE, à Béatrix.

C'est une horreur !
Une imposture !
Sur mon honneur,
Je te le jure !
Il n'en est rien !
Ah ! crois-le bien !

ENSEMBLE.

BÉATRIX, à part.

C'est une horreur !
Une imposture !
Sur son honneur
Elle me jure
Qu'il n'en est rien !
Je le sais bien !

VANBRUCK.

C'est une horreur !
Une imposture !
Sur son honneur
Elle me jure
Qu'il n'en est rien !
Mais je la tien !

MÉSANGÈRE, furieuse, à Vanbruck.

Quoi ! vous soutenez m'avoir vue ?

VANBRUCK.

Oui, c'est vous que j'ai reconnue !
Au capulet blanc que voici !

(*Le montrant.*)

Et que vous portez même ici !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

MÉSANGÈRE.

C'est une horreur ! etc.

VANBRUCK.

C'est une horreur ! etc.

BÉATRIX.

C'est une horreur ! etc.

VANBRUCK, à Mésangère.

Enfin ! osez le méconnaître,
Quand votre amant a disparu ,
J'ai retrouvé sous la fenêtre
Ce nœud brodé qu'il a perdu !
(*Il lui montre un riche nœud d'épée.*)

MÉSANGÈRE.

Ce nœud, à moi!

BÉATRIX, *à part.*

Ah! je le reconnais!

(*bas à Mésangère*)

Tais-toi!

Tais-toi! tais-toi! tais-toi!

MÉSANGÈRE, *bas à Béatrix.*

Qu'entends-je! ô ciel! ce serait toi?

BÉATRIX, *de même.*

Il y va de ma vie entière!

Par pitié, consens à te taire!

MÉSANGÈRE, *montrant son capulet.*

Et ce capulet?

BÉATRIX, *de même*

C'est le tien!

Que la nuit j'ai pris pour le mien!

VANBRUCK, *à Mésangère.*

Vous voilà confondue... eh bien!

Ici vous ne dites plus rien!

MÉSANGÈRE, *à part.*

Ah! comme on s'abuse!

Quelle indignité!

C'est moi qu'on accuse

De légèreté!

Quand, à la sourdine,

Un secret amant

Avec ma cousine

Cause nuitamment!

Le bel avantage

D'avoir des vertus!

Si l'on était sage,

On n'en aurait plus!

ENSEMBLE.

BÉATRIX, *à Mésangère.*

Ah! quand il t'accuse

De légèreté!

Pardonne ma ruse,

Sur toi j'ai compté!

Car s'il me devine,
 Un malheur bien grand
 Peut sur ta cousine
 Fondre en un instant !
 Mais ma foi s'engage,
 Va, ne tremble plus ;
 Son cœur, son hommage
 Te seront rendus !

VANBRUCK.

Voyez quelle ruse !
 Quelle indignité !
 En vain je l'accuse
 De légèreté !
 Prends donc, sur la mine,
 Cet objet charmant ;
 Ton sort se devine,
 Epoux confiant !
 Dans le mariage
 Est-il des vertus
 Quand avant, je gage,
 On n'en trouve plus !

VANBRUCK, à *Mésangère*.

Ainsi, mademoiselle... voilà qui est dit, tout est fini entre nous... une autre plus heureuse recevra ma main !

MÉSANGÈRE.

Non, monsieur ! non !... c'est moi que vous épouserez.

VANBRUCK.

C'est ce que nous verrons !

MÉSANGÈRE.

Oui, monsieur, oui, vous le verrez... et demain peut-être...

VANBRUCK, *hors de lui*.

Voilà une audace !

MÉSANGÈRE.

Et quant à ma cousine, elle ne vous aime pas, elle a d'autres idées.

BÉATRIX.

Mésangère !

VANBRUCK.

Un rival peut-être... Le beau Wilhelm, ce damné capitaine allemand !... cet officier de fortune au service des Espagnols !

MÉSANGÈRE, *bas à Béatrix.*

Je l'avais deviné...

BÉATRIX, *bas à Mésangère.*

Non, non, ne le crois pas...

MÉSANGÈRE, *de même.*

Oh! sois tranquille, je garderai ton secret! je me tairai... jusqu'à ton mariage... (*A Vanbruck.*) Et quant à nous, notre oncle veut nous unir, il dit que nous nous convenons!

VANBRUCK.

Notre oncle!... Avec ça qu'il s'y connaît... un vieux sourd... qui n'entend même plus le son de son carillon!

BÉATRIX, *à Vanbruck.*

Fi! mon cousin!... vous êtes un mauvais cœur... parler ainsi de mon père!

VANBRUCK.

Du tout, ma cousine... je révere ce digne homme, mais il n'en est pas moins très-ignorant en fait de passions... d'abord, il ne songe qu'à son carillon... c'est son amour à lui... quoiqu'il n'entende plus Dieu tonner!

MÉSANGÈRE.

Silence! le voici!

VANBRUCK, *gaiement.*

Oh! soyez tranquille... On tirerait le canon à ses oreilles, qu'il vous dirait : Dieu vous bénisse!

SCÈNE V.

LES MÊMES, MATHÉUS CLAES.

MATHÉUS, *entrant sans voir personne.*

COUPLETS.

I.

Sonnez, sonnez,
Mes cloches gentilles!
Sonnez, sonnez!
Carillonnez!

Chagrins, ou bonheur des familles,
C'est vous qui toujours les sonnez!

Sonnez, sonnez,
 Mes belles filles !
 Sonnez, sonnez ,
 Carillonnez !

Quand je voyais poindre l'aurore
 Au sommet de la vieille tour,
 C'est moi qui sur l'airain sonore
 Du jour annonçais le retour !
 Mes belles cloches, aux prières
 Du ciel, appelant les élus,
 Leur disaient : Venez, venez, frères !
 Là haut on sonne l'Angélus !

Sonnez, sonnez,
 Mes cloches gentilles !
 Sonnez, sonnez,
 Mes belles filles !
 Sonnez, sonnez,
 Carillonnez !

II.

Fallait-il annoncer l'orage,
 Mes filles de bronze grondaient !
 S'agissait-il d'un mariage,
 Leurs voix à l'orgue répondaient !
 Pour dire à la foule assemblée
 Les victoires du Brabançon ,
 Je lançais à toute volée,
 Au sein des airs mon carillon !

Sonnez, sonnez,
 Mes belles filles !
 Sonnez, sonnez,
 Carillonnez !

III.

Mais plus rien !... partout le silence ;
 Je n'entends plus vos sons joyeux !
 Et dans l'air quand on vous balance,
 De vous je détourne les yeux !
 Adieu tous les bruits de la vie ,
 Pour moi vous êtes tous perdus !
 Et jusqu'à ma fille chérie
 Dont la voix ne m'arrive plus !

Sonnez, sonnez,
Mes belles filles...

Sonnez ! ah ! pour d'autres sonnez !..

BÉATRIX.

Du courage, mon bon père... ça reviendra.... ce fameux docteur empirique, qui a passé à Bruges, il y a six mois, assure que d'un jour à l'autre vous pouvez être guéri !

MÉSANGÈRE.

Certainement !... il dit qu'un saisissement vous a ôté l'ouïe, et qu'une émotion peut vous la rendre !

MATHÉUS, *sans les voir.*

Personne ici ! personne à qui parler !

VANBRUCK, *à part.*

Là ! qu'est-ce que je disais !... c'est absolument comme si elles voulaient consoler notre bahut !

MATHÉUS, *apercevant Béatrix.*

Ah ! te voici, ma Béatrix... ma fille bien-aimée... et toi aussi, ma petite Mésangère... où étiez-vous donc toutes deux ?

VANBRUCK, *criant.*

Là !... mon oncle Mathéus !... là ! près de vous... elles vous parlaient... à vos oreilles !...

MATHÉUS, *à Vanbruck.*

Vous étiez tous sortis, dis-tu !.. je ne vous en veux pas, mes enfants... (*à Vanbruck*) excepté à toi, qui ne devrais jamais quitter cette maison... un jour de fête surtout !... tu es un peu coureur... un peu mauvais sujet... mais le mariage te rangera... et puisque tu aimes ta cousine Mésangère...

VANBRUCK.

Moi ! par exemple !

MATHÉUS.

J'entends bien... tu veux l'épouser le plus tôt possible !

VANBRUCK.

Mais au contraire, père Mathéus !

MÉSANGÈRE.

N'est-ce pas, mon bon oncle, que c'est bien là l'époux qu'il me faut ?

MATHÉUS.

Oui, mon enfant!.. oui, je comprends, Vanbruck ne te plaît guère... tu préférerais un autre mari!

VANBRUCK.

Voilà ce qui s'appelle entendre de travers!

MATHÉUS.

Au fait! ça se conçoit... le pauvre garçon n'est ni beau, ni bien fait, ni très-spirituel...

VANBRUCK, *indigné.*

Mon oncle Mathéus!

MATHÉUS, *à Mésangère.*

Tu vois qu'il en convient!... il est modeste, au moins!

VANBRUCK, *furieux.*

On dirait qu'il le fait exprès!

MATHÉUS.

Est-il passionné, ce garçon-là... quand il la regarde, les yeux lui sortent de la tête!... c'est un vrai volcan!... (*A Mésangère et Béatrix.*) Et puis, voyez-vous, mes chers enfants, deux jolies filles comme vous ont besoin d'un appui, d'un protecteur... moi, par malheur, je ne peux plus vous en servir!... Ce n'est pas pour ma Béatrix que je tremble... une fille sage, modeste, elle sait qu'une tache sur notre nom, sur notre honneur, me ferait mourir de honte et de désespoir!... d'ailleurs, elle a un état tranquille, rassurant... La première dentellière de Bruges,... et puis, il y a déjà quelqu'un qui me la demande... qui m'a écrit pour cela!

TOUS.

Est-il vrai?

MATHÉUS.

Mais toi, ma petite Mésangère, c'est différent... une chanteuse, une artiste, comme ils disent... courir la ville, vendre des chansons... d'ailleurs, la plus belle voix du monde, c'est si capricieux!... Il n'y a quo les chanteuses de mon carillon qui ne perdent jamais la leur... ça chante par tous les temps!... Un jour, un jour seulement, j'aurais voulu les voir toutes muettes... Ah! c'est une triste histoire que celle-là, mes enfants!

BÉATRIX.

N'en parlons pas, mon père... oubliez-la!

MATHÉUS.

Tu veux que je te la dise, ma fille ?

VANBRUCK, *criant*.

Mais au contraire... elle vous prio...

MATHÉUS.

Hélas ! mes amis, je croyais vous l'avoir déjà contée !

VANBRUCK.

Cent fois, au moins !

MATHÉUS.

C'était le jour où notre belle ville de Bruges fut prise par les Espagnols... je m'y vois encore... une troupe de soldats furieux s'élança dans le clocher de notre cathédrale... Ils saisirent notre drapeau qui flottait sur la ville... notre bel étendard brabançon, que je n'ai plus revu depuis... ils le précipitèrent du haut de la tour, et me forcèrent, le pistolet sur la gorge, à sonner leur maudite victoire !... A ce moment, je fus saisi de vertige... je me pendis à mes cloches... je fis entendre je ne sais quel glas funèbre... j'y mettais tant de rage, de désespoir que le clocher tremblait sous mes pieds... N'importe ! je sonnais toujours... puis tout à coup, les sons se perdirent dans l'espace... je cessai d'entendre... et depuis ce jour-là, rien... plus rien !... tout est silencieux... tout se tait autour du pauvre carillonneur !

BÉATRIX.

Mon bon père !

MÉSANGÈRE.

Mon cher oncle !

MATHÉUS.

Allons, allons, vous voilà toutes tristes, comme moi... le chagrin des vieillards est contagieux... mais je ne veux pas que le mien vous gagne... riez, mes filles... soyez gaies, heureuses, c'est de votre âge... et puis, je vas vous dire une bonne nouvelle... il me semble depuis quelques jours que mes oreilles s'éclaircissent... je comprends, j'entends mieux... n'est-ce pas, Vanbruck ?...

VANBRUCK, *à part*.

Voilà un amour-propre de sourd !

MÉSANGÈRE, *à Mathéus*.

Venez, venez, mon bon oncle... voici l'instant de votre repas du soir, et Vanbruck va vous le servir...

VANBRUCK.

Oui, mon oncle !

MATHÉUS, à *Mésangère*.

Tu dis que c'est l'heure de ma sieste !... soit ! mon enfant !... je vas rêver à vous, à vos deux nocces... et ce jour-là, si Dieu m'en fait la grâce, c'est peut-être moi qui sonnerai le mariage... (*A Béatrix.*) Ton bras, ma fille... le tien aussi, ma petite Mesangère... venez, venez, mes enfans... je ne suis bien qu'auprès de vous !... (*Mathéus rentre chez lui avec Béatrix et Mésangère au moment où Wilhelm paraît au fond.*)

SCENE VI.

VANBRUCK, WILHELM.

WILHELM, *entrant en appelant.*

Holà ! quelqu'un !

VANBRUCK, *se retournant.*

Encore ce maudit capitaine Wilhelm... (*Haut.*) Ah çà, voyons, monsieur l'officier, que voulez-vous ici ?

WILHELM.

Eh ! parbleu ! ce qu'on veut après une longue marche, et dans une hôtellerie de ce pays... de la bière de Bruges ou de Louvain... et de la meilleure !

VANBRUCK.

Les Flamands ont vidé ma cave !

WILHELM.

Eh bien, alors, du vin de Ténérife, ou d'Alicante, du San Francesco ou du Xérès !...

VANBRUCK.

Ah ! quant au vin, c'est différent !... les Espagnols ont bu mes dernières pièces !...

WILHELM.

Ainsi, vous n'avez ni vin ni bière ?

VANBRUCK.

Ni bière ni vin !

WILHELM.

Pardon, je me suis trompé !... et du moment que cette maison n'est plus une hôtellerie, nous allons en faire un corps de garde !

VANBRUCK, *stupéfait.*

Un corps de garde !...

WILHELM.

Sans doute !... monseigneur Don Juan d'Hermosa, le gouver-

neur, m'a commandé de service avec ma compagnie, pour surveiller cet ermitage, où va venir prier la duchesse de Brabant... je vais appeler mes hommes qui campent ici près... cinquante gaillards déterminés... et nous nous installerons ici... adieu, je reviens !

VANBRUCK, *le retenant.*

Mais, un instant, capitaine... peut-être qu'en cherchant bien, on trouverait encore quelques choppes de bière dans la cave !

WILHELM.

J'en étais sûr... ce bon monsieur Vanbruck... il ne s'agit que de bien chercher !

SCENE VII.

LES MÊMES, BÉATRIX.

BÉATRIX, *entrant.*

Que faites-vous donc, Vanbruck ! mon père vous attend.

WILHELM, *à part.*

Béatrix !

BÉATRIX, *de même.*

Monsieur Wilhelm !

WILHELM, *bas.*

Un mot, par grâce !

VANBRUCK, *à part.*

C'est elle qu'il cherchait !

WILHELM.

Allez donc !... et ne vous pressez pas, monsieur Vanbruck... j'ai le temps !

VANBRUCK, *à part.*

Voilà une position critique !... obligé d'abreuer son rival, et le laisser là, près de celle qu'on aime !

WILHELM, *bas à Béatrix.*

Restez, je vous en conjure... (*Haut à Vanbruck.*) Eh bien ! vous ne partez pas ?

VANBRUCK.

On y va ! que diable ! donnez-moi le temps d'allumer mon falot... (*il l'allume à la lampe de la madone.*) j'ai besoin de voir clair dans tout cela !

WILHELM, *bas à Béatrix.*

Ah ! daignez m'entendre !

BÉATRIX, *de même.*

Je ne puis !

VANBRUCK, *ouvrant une trappe et descendant à la cave.*

Décidément ! quand je serai son mari, j'aurai des garçons pour tirer ma bière. (*Il disparaît.*)

SCÈNE VIII.

WILHELM, BÉATRIX.

WILHELM, à *Béatrix* qui veut s'éloigner.

Par grâce ! écoutez-moi !.. depuis que je vous aime, Béatrix... depuis que je vous le dis... toujours le même silence, toujours la même réserve avec moi !

BÉATRIX.

Ne m'interrogez pas, monsieur Wilhelm !

WILHELM, sans l'écouter.

Apprenez-moi ce que je puis craindre ou ce que je dois espérer !.. que je sache de vous si votre cœur est libre !..

BÉATRIX.

Monsieur Wilhelm.. je suis flattée, touchée de vos offres.. un brillant officier s'adresser à une pauvre fille comme moi... mais des raisons, des motifs que je ne puis dire...

WILHELM, à part.

Quelle idée !.. si quelque rival plus heureux...

BÉATRIX.

Monsieur Wilhelm !..

WILHELM.

Parlez, Béatrix, parlez, au nom du ciel !.. c'est à vos pieds que je vous supplie de m'apprendre si je dois renoncer à une espérance qui est mon bonheur et ma vie. (*Il se jette aux genoux de Béatrix.*)

BÉATRIX.

Monsieur Wilhelm !.. Je vous en supplie !.. (*Voyant entrer Mathéus.*) Mon père !..

SCÈNE IX.

LES MÊMES, VANBRUCK sortant de la trappe, MATHÉUS venant du côté opposé.

VANBRUCK voyant Wilhelm aux genoux de Béatrix.

Qu'ai-je vu !

MATHÉUS de même.

Un homme aux genoux de ma fille !... vous, capitaine Wilhelm !

QUATUOR.

BÉATRIX à Wilhelm.

Ils vous ont vu !... Grands Dieux !

Faut-il donc rougir à leurs yeux !

VANBRUCK à Béatrix, montrant Wilhelm.

Devant son père!.. ah! quelle fille!

MATHÉUS à Vanbruck.

Mon cher! je comprends ton courroux!

Car, de l'honneur de la famille

Comme moi, je te vois jaloux!

C'est bien!

VANBRUCK montrant Wilhelm.

Il va m'en délivrer, j'espère!

MATHÉUS, à Béatrix, indiquant Wilhelm.

Ma chère enfant, pardonne-lui!

Car c'est de l'aveu de ton père

Qu'il te parle d'amour ici!

ENSEMBLE.

WILHELM à Béatrix.

C'est de l'aveu de votre père,

Que je parlais d'amour ici!

VANBRUCK, stupéfait.

Quoi! c'est de l'aveu de son père

Qu'il lui parlait d'amour ici!

BÉATRIX, à part.

Quoi! c'est de l'aveu de mon père

Qu'il me parlait d'amour ici?

MATHÉUS.

Wilhelm, brave officier, ne sait tromper personne!

(A Béatrix.)

Il m'écrivit hier pour demander ta main!

Avec bonheur je la lui donnai!

BÉATRIX, à part, avec douleur.

Non! non!.. pour moi, pas d'amour! pas d'hymen!

ENSEMBLE.

WILHELM.

Ah! quel bonheur!

Ah quelle ivresse!

Pour ma tendresse

Et pour mon cœur!

VANBRUCK.

A ma fureur,

Fille traitresse,

Je vais sans cesse

Livrer mon cœur!

BÉATRIX montrant Wilhelm.

Ah! son bonheur

Et son ivresse

Dans la tristesse

Plongent mon cœur!

MATHÉUS.

Jour enchanteur

Pour ma vieillesse!

Dans leur tendresse!

Est mon bonheur!

MATHÉUS à Béatrix.

De Wilhelm je connais le cœur, le caractère !
Les vieux soldats aiment les gens de guerre !
Et je te donne un excellent mari !

SCÈNE X.

LES MÊMES, MÉSANGÈRE *entendant les derniers mots de Mathéus.*

MÉSANGÈRE à Béatrix, montrant Wilhelm.

Qu'entends-je ! eh quoi ! c'est lui
Que tu vas épouser ?

WILHELM, à Mésangère.

A notre mariage

Son bon père consent !...

(*A ce moment, Mathéus indique du geste à Wilhelm le bonheur qu'il éprouve de le voir auprès de Béatrix, puis il rentre chez lui.*)

MÉSANGÈRE, avec joie, à Wilhelm.

Mon cœur en est ravi !

(*A Béatrix.*)

D'abord pour toi !.. puis, cela me dégage
De ma promesse !

(*Montrant Vanbruck.*)

A ce vilain jaloux

Je puis bien, à présent, dire ton rendez-vous !

WILHELM, surpris.

Un rendez-vous !

BÉATRIX.

O ciel !

MÉSANGÈRE.

Cette tendre entrevue,

Sous la fenêtre du parloir !

(*Montrant Vanbruck.*)

Où monsieur croyait t'avoir vue

Recevant un baiser, d'un amant, l'autre soir !

VANBRUCK.

C'était bien vous !

MÉSANGÈRE montrant Béatrix.

Eh ! non ! c'est elle !

Elle vous l'avouera... car c'était convenu !

Et ce troubadour si fidèle,

Dont le beau nœud brodé dans la nuit fut perdu,

C'était monsieur Wilhelm !

WILHELM.

O surprise cruelle !

Non ! non ! ce n'est pas moi... moi que vous avez vu !

(Avec amertume.)

Un autre plus heureux, sans doute, était reçu !

VANBRUCK et MÉSANGÈRE.

Que dites-vous ?

ENSEMBLE.

WILHELM.

Espoir, illusion chérie !

Pour jamais vous allez me fuir !

Ah ! je le sens, dans cette vie,

Sans son amour il faut mourir !

BÉATRIX et MÉSANGÈRE.

Espoir ! illusion chérie !

Pour jamais vous allez la fuir !

Sans ^{son}
_{mon} amour, dans cette vie

Il faut mourir ! il faut mourir !

VANBRUCK, regardant Wilhelm et Béatrix.

Les voilà brouillés tous les deux,

J'en suis bien aise ! eh bien ! tant mieux !

WILHELM, à Béatrix.

Par pitié.. répondez... à peine je respire !

Quel est cet inconnu ?

BÉATRIX.

Je ne puis vous le dire !

WILHELM.

Ah ! faut-il donc à vous renoncer pour jamais

BÉATRIX.

Je ne dois qu'à Dieu seul compte de mes secrets

WILHELM.

Ah ! la jalousie

Dévore mon cœur !

Tant de perfidie

Sous tant de candeur !

Je le vois, elle aime

Un rival heureux !

Et sa froideur même

Se rit de mes feux !

MÉSANGÈRE, à Vanbruck.

C'est vous qui causez tout, par votre jalousie !

VANBRUCK, à Mésangère.

C'est vous, par vos propos perfides, indiscrets !

WILHELM, à Béatrix, avec douleur.

Adieu, Béatrix, pour la vie !

ENSEMBLE.

WILHELM,

Ah ! la jalousie
Dévore mon cœur !
Tant de perfidie
Sous tant de candeur ?
Je le vois, elle aime
Un rival heureux,
Et sa froideur même
Se rit de mes feux !

VANBRUCK et MÉSANGÈRE.

Ah ! la jalousie
Dévore son cœur ;
Il perd pour la vie
L'espoir du bonheur !
Car peut-être elle aime
Un rival heureux,
Et sa froideur même
Se rit de ses feux !

BÉATRIX.

Ah ! la jalousie
Dévore son cœur !
Il perd pour la vie
L'espoir du bonheur !
Car il croit que j'aime
Un rival heureux,
Que ma froideur même
Se rit de ses feux.

Wilhelm s'éloigne avec désespoir, suivi par Mésangère qui cherche à le consoler.

SCÈNE XI.

BÉATRIX, VANBRUCK, puis MÉSANGÈRE.

VANBRUCK, pleurant.

Je ne vous fais pas de reproches, ma cousine Béatrix... mais c'est affreux à vous, d'aller prendre un galant du dehors... qui vient on ne sait d'où... quand on a là, sous la main, quelqu'un d'aimable, de charmant !

BÉATRIX, écoutant une marche au lointain.

Silence !... écoutez... on approche de ces lieux !

VANBRUCK.

C'est votre ancienne amie, la princesse de Brabant, et ce féroce gouverneur, qui viennent en pèlerinage à Notre-Dame des Bois !

BÉATRIX.

La princesse vient ici, dites-vous ?

VANBRUCK.

Sans doute !

BÉATRIX.

Ah ! ce bouquet que je dois lui remettre... courons le préparer !... *(Elle va pour rentrer dans la maison, lorsque Mésangère accourt vivement par le fond.)*

MÉSANGÈRE, pâle et agitée.

Ah ! ma cousine ! ah ! Vanbruck ! je suis morte de saisissement et d'effroi !

VANBRUCK, tremblant.

Eh bien, voyons, qu'y a-t-il ?... voilà que j'ai peur de confiance !

MÉSANGÈRE.

Il y a de quoi !... Je venais de reconduire à quelques pas, dans le sentier du bois, ce pauvre capitaine Wilhelm, en tâchant de le calmer, de lui faire entendre raison... parce qu'enfin, un rendez-vous, un baiser... quelquefois ça ne prouve rien !

VANBRUCK.

Par exemple !

MÉSANGÈRE, continuant.

Lorsqu'un grand homme, avec un chapeau noir, un manteau noir... une barbe noire... se trouve tout à coup devant moi, et me dit d'une voix terrible : N'êtes-vous pas mademoiselle Mathéus ?... J'essaie de lui répondre !... ma langue n'allait plus !

VANBRUCK.

Avait-elle peur !...

MÉSANGÈRE.

Je lui fais signe que je suis celle qu'il demande... Là-dessus, il me saisit la main... me glisse le papier que voici... et disparaît !

BÉATRIX, vivement à Mésangère.

Donne !... donne vite !

VANBRUCK, saisissant le papier.

Du tout !... c'est moi que ça regarde, comme chef de la famille... *(L'examinant.)* Que vois-je ?... un papier blanc !

MÉSANGÈRE, regardant.

Rien d'écrit dessus !

BÉATRIX, *avec émotion.*

Qui sait !... peut-être !...

VANBRUCK.

Comment ! peut-être !... mais c'est certain !... voyez plutôt... (à *Mésangère*) on a voulu se moquer de vous... (*mettant le papier dans sa poche*) je garde ce papier pour allumer la pipe de mon oncle !

BÉATRIX, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! comment le ravoir... et je n'ose insister !

MÉSANGÈRE, *regardant au fond.*

Voilà le cortège de la princesse !

BÉATRIX.

Viens, viens, *Mésangère*... tu m'aideras à préparer son bouquet !

MÉSANGÈRE.

C'est ça !... je cueillerai les fleurs... et tu feras le reste !

VANBRUCK.

Moi, je vais tirer ma bière !... les vivats font la fortune des hôteliers ! l'enthousiasme altère beaucoup ! (*Les jeunes filles rentrent dans la maison, Vanbruck descend à la cave, et le cortège de la princesse arrive par le fond.*)

SCENE XII.

PAYSANS ET PAYSANNES entourant LA PRINCESSE MARIE DE BRABANT et DON JUAN accompagnés de PAGES et d'OFFICIERS.

CHOEUR.

Ah ! quel beau jour ! ah ! quelle ivresse !
 Nous revoyons notre princesse
 Et nous pouvons, loin de sa cour,
 Lui présenter le simple hommage
 Que tous les cœurs de ce village
 Offrent à son cœur en ce jour !

DON JUAN.

Combien je suis ravi que Son Altesse ait daigné me permettre de l'accompagner dans sa pieuse promenade !

MARIE.

Mais je ne l'aurais pas permis à Votre Excellence, qu'elle y fût venue de même !

DON JUAN.

Le fait est que je suis chargé du plus doux des devoirs près de votre personne... celui de ne la perdre jamais de vue !

MARIE, *avec ironie.*

Et vous le remplissez en conscience, monsieur le gouverneur !

DON JUAN.

C'est un si grand bonheur pour moi, d'être toujours près de Votre Altesse !

MARIE, *riant.*

Ah ! monseigneur, vous êtes égoïste !... vous ne pensez qu'à vous !

DON JUAN.

Ce n'est pas que ma mission soit toujours facile... Votre Altesse a quelquefois des idées... par exemple ! notre visite à cette vieille chapelle, dans ce lieu désert... où quelque coup de main pour s'emparer de sa noble personne serait possible... mais j'ai confiance en elle... et la preuve...

MARIE, *souriant.*

La preuve ! c'est que notre route était parsemée de vos farouches soldats espagnols, dont j'ai vu briller les mousquets au milieu des taillis que nous avons traversés.

DON JUAN.

Une garde d'honneur... pas davantage !

MARIE.

Vraiment !... ah ! monsieur le gouverneur, voilà une attention !...

DON JUAN, *avec grâce.*

J'en aurai toujours autant pour Votre Altesse !

MARIE.

Votre vico-roi me croit donc bien redoutable ?...

DON JUAN.

Comment donc !... la plus adorable princesse de l'Europe... la dernière des Nassau, dont les partisans sont très-nombreux dans ce pays... et puis, une grâce, un charme, des yeux à faire tourner toutes les têtes... à commencer...

MARIE, *finement.*

A commencer ?...

DON JUAN.

Par la mienne, ravissante Marie !... et...

MARIE.

Prenez garde, monsieur le duc... un pareil aveu à votre pri-sonnière... si le duc d'Albe savait cela...

DON JUAN.

C'est vrai !... c'est vrai, belle altesse ! merci de votre intérêt...

nous autres jeunes fous, nous avons le cœur si tendre... et une semblable déclaration, en ce lieu... je suis absurde... (*Aux paysans.*) Allons, manants! précédez-nous à la chapelle... et priez pour nous, ou sinon... (*Offrant sa main à Marie.*) Princesse!...

MARIE, *regardant autour d'elle.*

Un instant, de grâce, monsieur le duc!... laissez-moi jouir de cette belle soirée... respirer cet air pur, dont je suis privé dans les sombres murs de mon palais de Bruges!

DON JUAN, *à part, l'examinant.*

Elle cherche quelqu'un!... Y aurait-il quelque complot?... (*Haut.*) Je ferai observer à Votre Altesse que la nuit approche, et qu'il serait imprudent de s'attarder dans la campagne!...

MARIE.

Sans doute!... mais il est encore de bonne heure... D'ailleurs, n'avez-vous pas donné l'ordre qu'on amenât nos montures à l'autre porte de la chapelle!... celle qui donne sur le grand chemin!

DON JUAN.

Pour éviter une fatigue à Votre Altesse!

MARIE.

Et pour avoir le droit de m'entourer d'une escorte... je veux dire, d'une garde d'honneur!...

DON JUAN.

Pas autre chose!

MARIE, *avec tristesse.*

Jamais il n'y eut d'Altesse plus honorée que moi!... (*S'adressant aux jeunes filles qui l'entourent.*)

FINAL.

Mais je ne vois point en ces lieux
Votre compagne Mésangère,
Rossignol à la voix légère,
Aux joyeux accents, aux deux yeux!

SCENE XIII.

LES MÊMES, MÉSANGÈRE, *entrant, suivie de BÉATRIX, qui tient à la main un bouquet qu'elle achève.*

CHOEUR DE JEUNES FILLES.

Princesse, voici Mésangère!

MÉSANGÈRE, *saluant Marie.*

Pour Votre Altesse, et dans notre bosquet,
Ma cousine, à l'instant, préparait un bouquet.

MARIE, à Mésangère.

Ton bouquet toujours doit me plaire !

Tu sais bien que je t'aime, toi !...

(Apercevant Béatrix, elle lui dit avec froideur.)

Ah ! c'est vous, Béatrix.

MÉSANGÈRE, à part.

Elle est aussi sévère

Pour elle, c'est tout différent pour moi !

BÉATRIX, à Marie.

Le bouquet à Marie.

COUPLETS.

I.

Ce bouquet, ma noble princesse,
Hélas ! ne doit durer qu'un jour !
Mais dans chaque fleur, noble Altesse,
Vous pourrez lire notre amour !

II.

MARIE, aux jeunes filles.

Loin de ma prison solitaire,
Quand je revois briller les cieux,
Merci, mon Dieu ! la prisonnière
Revoit encor des cœurs heureux !

ENSEMBLE.

LA PRINCESSE.

Votre tendresse
Me plait sans cesse !
Et de mon cœur
Votre allégresse
Et votre ivresse
Font le bonheur !

MÉSANGÈRE et BÉATRIX.

Que Votre Altesse
Garde sans cesse
Au fond du cœur,
Vœux de tendresse
Formés sans cesse
Pour son bonheur !

DON JUAN, prenant le bouquet.

Ce bouquet est charmant !... il faut que je l'admire !

MARIE, à part.

O ciel !

DON JUAN, examinant le bouquet.

Rien ! non, rien !...

MARIE, à part, reprenant le bouquet.

Je respire !

(A don Juan.)

A la chapelle rendons-nous !

(Lui donnant la main.)

Allons, monsieur !

DON JUAN, à ses gardes.

Suivez-moi tous !

CHOEUR.

Ah ! quel beau jour ! ah ! quelle ivresse !

Nous revoyons notre princesse !

Et nous pouvons, loin de sa cour,

Lui présenter le simple hommage

Que tous les cœurs de ce village

Offrent à son cœur en ce jour !

Pendant le chœur, Marie fait un signe d'amitié à Mésangère, passe devant Béatrix, sans la regarder, et entre dans la chapelle, en donnant la main au gouverneur, suivie de tous les paysans et de ses pages.

SCENE XIV.

MÉSANGÈRE, BÉATRIX, puis MATHÉUS et VANBRUCK.

MÉSANGÈRE.

Voici mon oncle !

MATHÉUS, entrant, à Vanbruck.

Qu'est-ce que tu me disais donc, qu'il ne venait personne à l'ermitage !

VANBRUCK.

Mais pas du tout, mon oncle !

MATHÉUS.

Vois plutôt cette foule qui s'éloigne !

VANBRUCK.

Ch ! les sourds ! les sourds !... impossible de lui faire comprendre que la princesse était ici... que la cour était devant sa porte !

MATHÉUS, allant s'asseoir à droite.

La belle soirée ! le beau ciel !... mes enfants, nous ferons ici notre repas de famille... Vanbruck !... ma pipe et ma Bible !

VANBRUCK, brusquement.

On y va !... (A Béatrix, bas.) Vous aurez des regrets, ma cousine... je ne vous dis que ça !...

MATHÉUS.

Vanbruck !... ma Bible et ma pipe !

VANBRUCK, *de même.*

On y va !... c'est très-impatientant, les sourds... (*Lui donnant la Bible.*) Voilà votre pipe ! (*lui donnant la pipe*) et voici votre Bible !

MÉSANGÈRE, *à Vanbruck.*

Ah çà, perdez-vous la tête !

MATHÉUS, *prenant sa pipe.*

Vanbruck ! du feu !

VANBRUCK.

Il n'y en a pas !

MÉSANGÈRE.

Eh bien ! et votre fallot ?

VANBRUCK.

C'est juste !... je n'y songeais plus... et ce papier mystérieux, qui vous a fait si grand'peur, va me servir pour allumer la pipe de... (*Tout en parlant il a tiré le papier de sa poche et l'allume au fallot que Mésangère lui apporte, puis tout à coup il jette un cri.*) Que vois-je !

BÉATRIX et MÉSANGÈRE.

Quoi donc ?

VANBRUCK, *avec stupéfaction.*

Ce papier... et ces caractères tracés que la flamme fait apparaître...

BÉATRIX, *vivement.*

Des caractères !...

VANBRUCK, *lisant rapidement.*

Qu'ai-je lu !!! « Votre enfant court les plus grands dangers... » enlevez-le cette nuit de la ferme des Roses, ou demain tout serait » perdu !... » (*Il laisse tomber le papier que la flamme a presque entièrement consumé.*)

BÉATRIX, *à part, avec effroi.*

O ciel !

VANBRUCK, *à Mésangère.*

Et ce papier était pour vous !!!

MÉSANGÈRE.

Comment, monsieur, vous pourriez supposer !... Mais c'est une horreur !... Et qu'est-ce que tout cela veut dire ?...

VANBRUCK.

Dame ! je vous le demande... (*à Béatrix*) et à vous, ma cousine... (*la voyant près de s'évanouir, il s'écrie :*) Ah ! mon Dieu ! ma cousine Béatrix qui se trouve mal !...

MÉSANGÈRE, *courant à elle.*

Béatrix!... ma bonne cousine! (*Vanbruck et Mésangère font asseoir sur un siège à gauche Béatrix qui a perdu connaissance.*)

MATHÉUS, *qui s'est endormi, rêvant en chantant son refrain.*

Sonnez ! sonnez !

Mes cloches gentilles,

Pour le bonheur de deux familles ;

Sonnez ! sonnez !

Carillonnez !

Ce chant s'unit à celui de la marche lointaine du cortège de la princesse ; Mésangère et Vanbruck donnent des soins à Béatrix qui est toujours évanouie.

ACTE II.

Le théâtre représente une salle gothique de la maison de Mathéus Claës, à Bruges. Cette salle communique à l'intérieur, avec le cabaret de Vanbruck, elle ouvre par une vaste porte au fond, sur une rue de la ville. A gauche de l'acteur, sur le 2^{me} plan, un cabinet. Au fond, dans le plan de droite, une petite porte. A côté de la porte du fond, une large fenêtre, en face du spectateur.

SCENE I.

BÉATRIX, *seule, écoutant à la porte du cabinet.*

Personne ici ne m'a vue rentrer!.. Partie au point du jour de l'ermitage de Notre-Dame des Bois... j'ai pu courir à la ferme des Roses, et m'emparer de mon précieux dépôt... mais, en attendant l'homme fidèle et sûr à qui je dois le confier.... il m'a fallu l'apporter là, dans cette chambre... et je tremble à chaque instant... Par bonheur, mon père ne sera de retour à Bruges que ce soir.... et d'ici là.... (*Elle va pour entrer dans le cabinet à gauche, et s'arrête en entendant la voix de Vanbruck.*) Quelqu'un!.. Dieu ! mon cousin Vanbruck.

SCENE II.

BÉATRIX, VANBRUCK.

VANBRUCK, *entrant.*

Ma cousine Béatrix, ici !.. Déjà de retour!.. Par où donc êtes-vous rentrée, ma cousine Béatrix?...

BÉATRIX.

Mais par la porte, apparemment!... N'avais-je pas la clef de notre maison de Bruges?

VANBRUCK.

C'est juste!... avec une clef et une porte... on peut toujours... vous avez donc pris les devants, ce matin?

BÉATRIX.

J'avais affaire ici!

VANBRUCK.

Et ailleurs, peut-être... car, tandis que mon sourd d'oncle et ma cousine dormaient encore, on vous a vue, au petit jour, prendre le chemin de la ferme des Roses!

BÉATRIX, à part.

O ciel!.. (*Haut.*) En effet! je crois avoir pris ce chemin... c'est le plus court!

VANBRUCK.

Non, ma cousine, c'est le plus long!... mais vous aviez encore de l'avance sur mon oncle et Mésangère, qui ne font que d'arriver à Bruges.

BÉATRIX.

Je croyais qu'ils ne revenaient que ce soir!...

VANBRUCK.

Eh bien!... et la fête, donc!... Une fête où la princesse Marie a obtenu du gouverneur qu'on vît figurer notre drapeau Brabançon dans la grande procession de la kermesse... Va-t-il être surpris et joyeux, mon oncle, en revoyant son cher drapeau!... il est capable de se trouver mal.... ça me fait plaisir en y songeant!

BÉATRIX.

Et mon père est ici?

VANBRUCK.

Non pas... il est chez le tabellion de la ville...

BÉATRIX.

Et pourquoi?

VANBRUCK, avec humeur.

Pour votre mariage avec ce damné monsieur Wilhelm...

BÉATRIX.

Vous savez bien que ce mariage est rompu!

VANBRUCK.

Je le sais bien, moi... mais, pour notre sourd d'oncle, ça tient toujours!

BÉATRIX.

Non! non... tout est fini entre monsieur Wilhelm et moi!

VANBRUCK.

Le fait est que ce rendez-vous, la nuit... ça n'est pas clair, Béatrix!... et puis, ce diable de baiser... Mais vous me direz, j'ai peut-être mal entendu... il faisait si noir...

BÉATRIX.

Sans doute !

VANBRUCK.

Et si ça s'éclaircit... peut-être bien que vous me reviendrez, ma cousine.... parce que vous.... j'ai confiance.... mais Mésangère, une coquette, une évaporée... (*Il va pour entrer dans la chambre à gauche.*)

BÉATRIX, vivement.

Et où allez-vous donc par là ?

VANBRUCK.

Mettre tout en ordre dans cette chambre, puisque c'est moi qui fais tout ici !

BÉATRIX.

C'est inutile... j'ai tout rangé !

VANBRUCK, revenant, à Béatrix.

C'est comme ce maudit billet d'hier au soir... ça me tourne la tête, savez-vous !

BÉATRIX.

Ça n'en vaut pas la peine... une méchanceté qu'on vous aura faite !

VANBRUCK.

C'est possible!.. on est si jaloux de moi, ici... Ah ! j'oubliais... (*Il se dirige de nouveau vers la chambre.*)

BÉATRIX, très-émue.

Quoi donc ?

VANBRUCK.

Mes clefs qui sont dans ce cabinet !...

BÉATRIX.

Vos clefs !... les voici, mon cousin... je les ai prises, en pensant que vous en auriez besoin !

VANBRUCK, détachant une clef du trousseau.

Quelle bonne femme de ménage vous feriez !... Vous avez une tête, vous !... ma cousine Mésangère n'a qu'une voix !... (*Il va pour entrer.*)

BÉATRIX, le retenant.

Eh bien, où allez-vous donc encore ?

VANBRUCK.

Reporter ces clefs dans la chambre basse... celle-ci me suffit !

BÉATRIX, *vivement.*

Je les reporterai, mon cousin !

VANBRUCK.

Du tout !... je ne souffrirai pas !...

BÉATRIX, *lui reprenant les clefs.*

Très-bien !... très-bien... je m'en charge !...

VANBRUCK.

C'est singulier !... *(A part.)* Pourquoi donc veut-elle m'empêcher d'entrer dans cette chambre ? *(On appelle au fond à droite :)* Vanbruck ! Vanbruck !

VANBRUCK.

Bon ! voilà les pratiques qui arrivent dans mon cabaret !

BÉATRIX.

Allez, mon cousin... ne les faites pas attendre !...

VANBRUCK.

J'y cours, ma cousine, j'y cours.... *(à part)* et je reviendrai... Je ne suis pas curieux... mais qu'est-ce qu'il y a donc dans cette chambre?... *(Il sort.)*

SCENE III.

BÉATRIX, puis UNE FEMME VOILÉE.

BÉATRIX.

Il m'a fait frémir... S'il était entré là... s'il avait découvert !... Que dire?... que lui répondre ?

MARIE, *entrant à part.*

C'est bien ici la maison de Mathéus Claës... grâce au ciel ! personne ne m'a vue entrer !

BÉATRIX, *surprise.*

Que vois-je !... et que voulez-vous, madame ?

MARIE, *à Béatrix.*

Vous êtes seule ?

BÉATRIX, *avec hésitation.*

Toute seule.

MARIE.

Et l'on ne peut nous surprendre ?

BÉATRIX.

Sans doute !... Mais qui donc êtes-vous ?

MARIE, *levant son voile.*

C'est moi, chère Béatrix !

BÉATRIX.

La princesse de Brabant !

MARIE, *avec effusion.*

Marie, ta sœur... qui n'est plus forcée ici de contenir son cœur... et qui t'ouvre ses bras !

BÉATRIX, *tombant dans les bras de la princesse.*

Marie ! ma bien-aimée Marie !...

DUETTO.

BÉATRIX et MARIE.

Dans mes bras, ma sœur,
Ah ! que je te presse !
Bonheur ! douce ivresse !
Ah ! viens sur mon cœur !

MARIE.

Ma confidente, mon amie,
Arbitre unique de mon sort !
Je viens te demander la vie
Ou recevoir de toi la mort !

BÉATRIX, *baissant la voix.*

Votre fils, ma noble princesse....

MARIE.

Ah ! parle !

BÉATRIX.

Silence !

(*Montrant la chambre à gauche.*)

Il est là !

MARIE, *jetant un cri de joie.*

Là ! dis-tu ?

BÉATRIX, *avec terreur.*

De votre tendresse

Calmez les transports !

(*Ouvrant la chambre.*)

Le voilà !

MARIE.

Mon trésor ! mon fils ! il est là !

(*On voit un bel enfant couché sur le lit de Béatrix.*)

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Dans mes bras, ma sœur,
Viens, que je te presse !
Bonheur ! douce ivresse !
Viens là, sur mon cœur !

BÉATRIX, *à Marie, qui veut s'élancer dans la chambre.*

Ah ! ne l'éveillez pas !... respectez son sommeil !

Et gardez-lui vos baisers au réveil !

MARIE.

Ah ! laisse-moi rien qu'un instant
Le regarder, mon cher enfant !
Mon seul trésor !

BÉATRIX.

Ah ! pauvre mère !
Mon cœur comprend ta plainte amère !

MARIE.

Vois comme il dort !

BÉATRIX.

Un songe heureux
Berce son cœur, clôt ses beaux yeux !

(Béatrix referme la porte de sa chambre.)

MARIE.

Ah ! sois mon ange tutélaire ?

BÉATRIX.

Je te le jure, pauvre mère !...

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Dans mes bras, ma sœur,
Viens, que je te presse !
Bonheur ! douce ivresse !
Viens là, sur mon cœur !

MARIE, *avec agitation.*

Chère Béatrix ! ah ! dis-moi tout !... explique-moi ce billet que tu m'as remis hier, caché dans la tige de mon bouquet !...

BÉATRIX.

Écoutez-moi, Marie.... Le brave Olivier Sforce, cet émissaire secret de Jean de Nassau, ce vieil officier qui m'aime comme sa fille et habite secrètement cette ville, pour veiller sur vous.... Olivier vint me trouver, il y a trois nuits, au balcon de la chambre basse, et me dit : Je ne puis approcher de la princesse de Brabant... mais je sais qu'elle doit aller à l'ermitage de Notre-Dame des Bois... tâchez de la prévenir, car on a des soupçons...

MARIE.

O ciel !...

BÉATRIX.

Ce n'est pas tout, hélas !.... Hier, après votre départ de l'ermitage, un nouvel avis d'Olivier, écrit en encre sympathique, m'a fait savoir que le gouverneur était instruit de l'existence d'un enfant à la ferme des Roses !

MARIE, *avec effroi.*

Grand Dieu !

BÉATRIX.

« Enlevez l'enfant, cette nuit même, ajoutait Olivier, ou tout est perdu ! »

MARIE.

Et tu l'as fait, ma généreuse amie!... Ah ! merci ! merci... car si mon fils tombait aux mains de ce gouverneur, on le tuerait, Béatrix...

BÉATRIX.

N'en doutez pas, madame !... et vous-même, vous à qui le duc d'Albe n'a laissé la vie, après la prise de notre ville, qu'à la condition que vous ne vous marieriez jamais!...

MARIE.

Et pourtant, Béatrix, j'étais déjà mariée depuis plusieurs mois, pendant ces temps d'orages politiques, mariée secrètement, d'après le vœu de mon père, au duc de Nassau, mort glorieusement en défendant son pays... Je venais d'être mère quand le duc d'Albe me donna mon palais de Bruges pour prison.... je n'eus pas le courage de me séparer de mon fils, dont on ignorait la naissance... Olivier Sforce, le digne frère d'armes de mon noble époux, s'entendit avec toi... avec toi, ma sœur de lait, ma seule amie, et vos soins dérobèrent mon enfant à nos farouches ennemis !

BÉATRIX, *vivement*.

Mais il faut l'éloigner, Marie, il le faut.... maintenant, sans tarder... aujourd'hui même !

MARIE.

Oh ! j'y suis décidée !... j'ai pu jeter de ma fenêtre un billet à Olivier... et ce matin, dès qu'onze heures sonneront, il sera près de cette maison, pour s'entendre avec toi !

BÉATRIX.

Oui, madame, oui... car si l'on surprenait ici cet enfant!...

MARIE.

Tout serait perdu !

BÉATRIX.

Oui, perdu !... lui... (à part) et moi !.. (*On entend un tumulte à la porte du fond.*)

BÉATRIX.

On frappe à cette porte !

MARIE.

Qui cela peut-il être ?...

MÉSANGÈRE, *parlant à la porte.*

Ouvrez !... ouvrez donc... c'est moi !..

BÉATRIX.

Mésangère ! ma cousine !...

MARIE.

Que faire ?

VOIX à l'extérieur.

Ouvrez ! ouvrez !

BÉATRIX.

Elle n'est pas seule !

MARIE.

Par où sortir ?... moi, qui me suis enfuie de mon palais, si l'on me trouvait ici... (*Montrant la droite.*) Ah ! cette porte !...

BÉATRIX.

Non ! non !... elle donne dans le cabaret de Vanbruck... (*Indiquant la gauche.*) Là, dans cette chambre...

MARIE, avec bonheur.

Près de mon fils... et par là je pourrai m'éloigner ?...

BÉATRIX.

Impossible !... cette chambre n'a pas d'issue.... (*montrant le fond*) et vous ne pouvez sortir que de ce côté.... N'importe ! entrez-y... je répons de vous...

MARIE, s'arrêtant sur le seuil.

Et de lui ?...

BÉATRIX.

Et de lui !...

(*Marie entre dans la chambre à gauche, et Béatrix court ouvrir la porte du fond.*)

SCENE IV.

BÉATRIX, MÉSANGÈRE, entrant suivie de JEUNES SEIGNEURS précédant DON JUAN D'HERMOSA.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

MÉSANGÈRE, à Béatrix.

C'est moi ! c'est moi !

BÉATRIX.

Qu'est-ce donc ?

MÉSANGÈRE.

Sur la place

Où je passais, monsieur le gouverneur,
Quoi que je dise et que je fasse,
Ainsi que ces messieurs, m'ont suivie,...

DON JUAN.

. En honneur !

Nous autres, jeunes fous, une fille jolie
 Nous mènerait au diable!.. et d'ailleurs, mon enfant,
 Je protège les arts, et veux que par ton chant
 Tu ravisses ma compagnie!..

BÉATRIX, *à part, avec terreur.*

Le gouverneur ici!...

LES SEIGNEURS, *à Mésangère.*

Chante ! et voici de l'or !

DON JUAN.

N'en as-tu pas assez?... Tiens ! prends ma bourse encor !

MÉSANGÈRE, *faisant la révérence.*

Merci ! merci, messieurs !

DON JUAN, *s'asseyant.*

Moi, je suis magnifique !

Surtout après dîner... j'adore la musique,

Elle me fait dormir !

MÉSANGÈRE.

. Ah ! monseigneur !

Pour moi, vraiment, c'est trop d'honneur !

LES SEIGNEURS, *à Mésangère.*

Chante pour nous et monseigneur !

MÉSANGÈRE.

BOLÉRO.

Ah ! c'était un vaillant alcade,
 Le noble hidalgo Giuseppé ;
 Grâce à son zèle, dans Grenade,
 Aucun mari n'était trompé !
 Aucun tuteur n'était dupé !

Mais Giuseppé,

Le brave alcade,

Fut, un beau soir, bien attrapé !

Hé ! hé ! hé ! hé !

Qui fut trompé ?

Ce fut le seigneur Giuseppé !

tous, reprenant.

Hé ! hé ! hé ! hé !

Qui fut trompé !

Ce fut le seigneur Giuseppé !

MÉSANGÈRE.

PREMIER COUPLET.

D'un mécréant
Fort effrayant!
Un jour, on parla dans Grenade!
Ce vrai bandit
Montait la nuit
Sur les balcons, par escalade.
Madame l'alcade Isabelle,
Dit : Mon époux,
Cherchez-le bien... la nuit est belle !
Loin de chez vous !..
Ah ! c'était un vaillant alcade, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

Il obéit !
Et puis, il vit,
En retournant près de sa femme,
L'affreux brigand,
Le mécréant,
Qui s'enfuyait de chez la dame !
Ah ! s'écria le pauvre alcade
Tout désolé...
Il n'est que moi seul, dans Grenade,
Qui sois volé !
Ah ! c'était un vaillant alcade, etc.

CHOEUR.

Ah ! c'était un vaillant alcade ! etc.
DON JUAN, *donnant sa bourse à Mésangère.*
Tiens, petite ! pour tes beaux yeux !

MÉSANGÈRE, *prenant la bourse, et tendant l'autre main.*

Et pour mes chansons, Excellence?...

DON JUAN, *lui donnant une autre bourse.*

C'est juste !... et c'est le moins, je pense,
De payer ici pour les deux !

tous, à Mésangère.

Oui, de toi je raffole !
Car la belle, en ces lieux,
Chante, sur ma parole,
De la voix et des yeux !

LE CARILLONNEUR DE BRUGES.

DON JUAN.

Partons, messieurs!...

BÉATRIX, *à part.*

Enfin!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, L'INFERNAL, *paraissant à la porte du fond.*

L'INFERNAL.

Un instant, monseigneur!...

DON JUAN.

Qu'arrive-t-il?

L'INFERNAL.

Un grand malheur!

La princesse est enfuie!

DON JUAN.

Ah! je meurs de terreur!

CHOEUR.

O surprise! ô terreur!

Une sombre tempête

Va fondre sur la tête

De notre gouverneur!

DON JUAN.

Hélas! je suis perdu

Par ce coup imprévu!..

L'INFERNAL.

Un instant, monseigneur!.. d'une femme voilée

On a cru remarquer la démarche troublée!

Elle se dirigeait vers cette maison-ci!

DON JUAN.

Cherchons partout... cherchons ici!

(Indiquant la chambre de Béatrix.)

Cette chambre d'abord!

MARIE, *sortant vivement de la chambre et en refermant la porte.*

Arrêtez! me voici!

BÉATRIX, *à part, se plaçant devant la porte refermée.*

D'effroi je vais mourir ici!

DON JUAN et LE CHOEUR.

Ah! je respire! la voici!..

*(La musique finit en decrescendo.)*DON JUAN, *à Marie.*Vous en ces lieux, madame!... Vous! tromper ma confiance!...
vous enfuir ainsi de...

MARIE, *l'interrompant.*

De ma prison !

DON JUAN.

De votre palais, princesse !...

MARIE.

Soit ! Monseigneur... ne discutons pas sur les mots.... Palais, prison... cela se ressemble si fort !... Mais quel mal y a-t-il donc à venir visiter une sœur de lait, une amie d'enfance ?

MÉSANGÈRE, *vivement.*

Qui va se marier... qui épouse aujourd'hui même le capitaine Wilhelm !

MARIE, *bas à Béatrix.*

Tu te maries ?

BÉATRIX.

Mon père le veut... mais...

MÉSANGÈRE.

Mais tout s'arrangera !... tout s'expliquera... et Son Altesse te fera l'honneur d'assister au mariage.

MARIE, *à Don Juan.*

Si monsieur le gouverneur veut être mon chevalier ?

DON JUAN.

Comment donc, princesse !... mais c'est un honneur !...

L'INFERNAL, *bas à Don Juan.*

Méfiez-vous !...

DON JUAN, *se reprenant.*

C'est un honneur, dont je serai privé.

MARIE.

Eh quoi ! j'irai donc seule ?

DON JUAN.

Votre Altesse n'ira pas seule... elle n'ira pas du tout...

MARIE.

Et pourquoi ?

DON JUAN.

Parce que cela me compromettrait... surtout d'après les bruits qui me sont revenus sur Votre Altesse !

MARIE, *avec émotion.*

Quels bruits, monseigneur ?

DON JUAN, *à demi-voix.*

Des bruits qui n'ont pas le sens commun... mais, enfin, ça court... On ose dire que Votre Altesse pourrait bien être secrètement mariée...

MARIE, *à part.*

O ciel !

DON JUAN.

Et l'on ajoute que près de Bruges, dans une certaine ferme située aux environs de l'ermitage de Notre-Dame des Bois... à la ferme des Roses... un enfant...

MARIE.

Un enfant !...

DON JUAN, *l'examinant.*

Vous vous troublez, madame !

MARIE, *faisant un effort.*

Oui, monseigneur ; car une pareille imputation... Et je m'étonne que vous puissiez y croire... vous, un homme d'État... si fin, si spirituel !

DON JUAN.

Mais je n'y crois pas... d'autant plus que je viens d'envoyer, ce matin, à cette ferme... et qu'aucun enfant... (*Riant.*) Et d'ailleurs... la vierge de Bruges... Vous comprenez...

MARIE, *avec dignité.*

Monseigneur !...

DON JUAN.

C'est ce maudit l'Infernal qui est un sot, avec ses rapports... Tu es un sot, l'Infernal... Son Altesse est venue visiter sa sœur de lait en ces lieux... et voilà tout !

MARIE.

Oui, monseigneur... et j'aspire à m'éloigner au plus vite.

DON JUAN.

N'est-ce pas?... Ces petites gens, c'est peuple en diable !

MARIE.

J'assisterai à ton mariage, Béatrix... (*tendant la main à Don Juan, qui la baise*) monsieur le duc ne me refusera pas?...

DON JUAN, *avec transport.*

Est-ce qu'on peut refuser quelque chose à Votre Altesse !

L'INFERNAL, *à part.*

Voilà un baiser qui pourra lui coûter cher !

MARIE.

Suis-moi, Mésangère... c'est toi que je veux charger de mon présent pour la mariée... de son voile de noce...

MÉSANGÈRE, *bas à Béatrix.*

Vous voilà donc réconciliées?... J'en suis ravie !

MARIE, *bas à Mésangère.*

Songé à Olivier... et tantôt tu me diras... (*Haut à Don Juan.*)
Sortons, monseigneur.

DON JUAN, *à Mésangère.*

Et toi, petite, au revoir... et à la première occasion, tu me répéteras ta chanson.

MÉSANGÈRE.

Oui, monseigneur... le refrain surtout! (*Chantant.*)

Hé! hé! hé! qui fut trompé?

DON JUAN, *achevant le refrain.*

Ce fut le seigneur Giuseppé!

(*Tout le monde sort, excepté Béatrix.*)

SCENE VI.

BÉATRIX, *puis VANBRUCK.*

BÉATRIX, *avec tristesse.*

Une nocé!... un mariage! non! non! tout est fini pour moi, plus de mariage! plus d'amour! (*Onze heures sonnent au loin.*)
Onze heures!... Olivier doit m'attendre dans la rue déserte sur laquelle donne la fenêtre basse de cette chambre... de là, je pourrai le voir, lui parler... Allons!... (*Elle entre vivement dans la chambre à gauche.*)

VANBRUCK, *entrant à droite.*

J'ai cru qu'ils ne me laisseraient jamais tranquille! Avec ça que tous ces étrangers venus à Bruges pour la grande kermesse ont de drôles de mines... et quels tonneaux quo ces gaillards-là! Je n'avais pas le temps de tirer ma bière que les choppes étaient vides. Après tout, les Flamands, ça tient beaucoup... et puis ça fume, ça chante, c'est gai!... il n'y a que moi de triste en ces lieux!... D'abord, l'indifférence de ma cousine... et puis ce diable de billet mystérieux, que Mésangère assure n'être pas pour elle, et qui ne me sort pas de la tête!... (*Il le récite.*) « Sauvez votre » enfant! enlevez-le cette nuit de la ferme des Roses, ou demain » tout serait perdu!... » C'est clair, ça... ou plutôt ça n'est pas clair... et la preuve, c'est que moi qui suis très-subtil... Mais où est donc ma cousine Béatrix?... Ah! dans cette chambre, sans doute... (*Il met la main sur la clef.*) Tiens, la porte est fermée en dedans... Pourquoi donc m'a-t-elle empêché ce matin?... et qu'est-ce qu'elle peut cacher là?... Si je pouvais... oui, par ce moyen... (*Il retire la clef et regarde par la serrure.*) Que vois-je!... un homme près de la croisée causant avec Béatrix... O ciel! un enfant dans ses bras!... Ah! la malheureuse! c'était elle!... Si son père savait... je le connais... il la tuerait! (*Il tombe accablé sur la table placée près de la porte du cabinet.*)

SCENE VII.

VANBRUCK, MATHÉUS, *ramenant* WILHELM.MATHÉUS, *au fond*.

Allons !... venez... venez donc, mon gendre !...

VANBRUCK, *à part*.

Ciel ! mon oncle !

MATHÉUS, *à Wilhelm*.

On eût dit que vous évitiez notre maison, quand je vous ai rencontré, capitaine... la maison de votre fiancée... Je suis sûr que ma Béatrix sera charmée de vous revoir... (*se dirigeant vers la chambre*) et je vais vous la chercher.

VANBRUCK, *le retenant*.

Non, mon oncle... non... vous n'entrerez pas !

WILHELM.

Toujours jaloux, monsieur Vanbruck !... vous voulez m'empêcher de voir votre cousine !

VANBRUCK.

C'est possible, capitaine... mais, d'ailleurs, cette chambre est vide, il n'y a personne !

MATHÉUS.

Ah ça ! qu'est-ce que tout cela veut dire ?

VANBRUCK, *hors de lui*.

Mon oncle, par grâce, n'approchez pas !...

MATHÉUS, *sans l'écouter*.

Eh ! j'entrerai, te dis-je !...

SCENE VIII.

LES MÊMES, BÉATRIX, *très-pâle, sortant de la chambre*.BÉATRIX, *à part*.

Mon père !

VANBRUCK, *avec effroi*.

Ciel ! ma cousine !

MATHÉUS, *allant à sa fille*.

J'étais bien sûr qu'elle était là ! mon cœur me le disait !

VANBRUCK, *qui a regardé dans la chambre, dont la porte est restée ouverte*.

Plus personne !... (*Il referme la porte*.)BÉATRIX, *à Vanbruck*.

Que se passe-t-il donc ici ?

VANBRUCK, *à demi-voix.*

C'est votre père qui voulait entrer dans cette chambre.

BÉATRIX, *à part.*

O ciel !... un instant plus tôt, il me voyait remettre l'enfant à Olivier !

MATHÉUS.

Bonne nouvelle, ma fille... et voilà notre cher Wilhelm que je te ramène !

BÉATRIX, *étonnée.*

Monsieur Wilhelm ici !

MATHÉUS.

Tout est arrangé pour ton mariage... et ce n'est pas sans peine... Ce tabellion a l'oreille si dure ; nous ne pouvions pas nous entendre.

BÉATRIX, *à part.*

Un mariage avec lui... et sans pouvoir lui confier... c'est impossible !

VANBRUCK, *à Béatrix.*

Je le crois bien... Vous ferez comme moi, mademoiselle, vous resterez garçon... non, non, vous resterez fille... (*A part.*) Je ne sais plus ce que je dis... et il y a de quoi... quand on ne s'attend pas à voir quelqu'un de plus dans sa famille ! (*On entend au dehors appeler : Vanbruck ! Vanbruck !*) Allons, bon !... v'là mes tonneaux qui veulent se remplir encore... Aussi bien, j'aime mieux m'en aller, ça m'étouffe !... (*Il sort.*)

SCENE IX.

MATHÉUS, WILHELM, BÉATRIX.

MATHÉUS, *à Wilhelm et à Béatrix.*

Eh bien, enfants, on ne se parle pas... on se regarde à peine... deux amoureux ! deux fiancés !...

TRIO.

MATHÉUS, *à Wilhelm.*

Allons, mon gendre !...

Pauvre garçon... il est tremblant !

(*Rapprochant leurs mains.*)

Causez, enfants... je ne puis vous entendre...

Un père sourd n'est pas gênant !

ENSEMBLE.

BÉATRIX.

Combien à sa vue

Je me sens émue !

Est-ce le bonheur
Qui trouble mon cœur ?

MATHÉUS.

Détournons la vue
De cette entrevue,
Au fond de mon cœur
Cachons mon bonheur.

WILHELM.

Combien à sa vue
Mon âme est émue !
Près d'elle mon cœur
Renait au bonheur !

WILHELM, à part.

Je n'ose l'approcher !

BÉATRIX, de même.

Je ne sais que lui dire !...

WILHELM, de même.

Elle m'en veut... cela se voit !

BÉATRIX, de même.

Il m'accuse... il en a le droit !

MATHÉUS, les examinant, à part.

Ah ! vraiment, un père est terrible !
Les amours en ont peur, oui-dà !
Voyons ! lisons tout haut ma Bible
Pour rassurer ces deux cœurs-là !...

WILHELM, à Béatrix.

Hier j'eus grand tort... je fus coupable !

BÉATRIX, à part.

Pauvre Wilhelm ! comme il est bon !

WILHELM.

Mais au vif regret qui m'accable
Refuserez-vous le pardon ?

MATHÉUS, lisant.

« Dieu veut qu'on pardonne,
» Et qu'à son prochain
» Jamais on ne donne
» Peine ni chagrin ! »

WILHELM, à Béatrix.

Vous l'entendez ! (Béatrix donne la main à Wilhelm, et tous trois reprennent :)

ENSEMBLE.

Dieu veut qu'on pardonne,
Et qu'à son prochain
Jamais on ne donne
Peine ni chagrin !

MATHÉUS, *à part, se frottant les mains.*

Ça va bien ! ça va bien !
Déjà l'on s'anime.
Ce livre est sublime !
Mais ne voyons rien !

BÉATRIX.

Quand vous vous accusez, c'est moi, moi qui m'accuse...
Non pas de trahison, mais, hélas ! d'une erreur,
Qui bien malgré moi vous abuse !

WILHELM.

Plus un mot, Béatrix, dites que votre cœur
Est libre, et je vous crois... et s'il se peut qu'il m'aime...

BÉATRIX.

Monsieur Wilhelm...

WILHELM.

O trouble extrême !

Parlez !... rendez-moi le bonheur !

MATHÉUS, *lisant tout haut.*

« Le Seigneur ordonne qu'on aime,
» Et que la femme donne ainsi
» Son cœur, son amour, elle-même,
» A l'époux qu'elle aura choisi !

BÉATRIX et WILHELM, *répétant le verset.*

Le Seigneur ordonne qu'on aime,
Et que la femme donne ainsi
Son cœur, son amour, elle-même,
A l'époux qu'elle aura choisi !

MATHÉUS, *à part, se frottant les mains.*

Ça va bien ! ça va bien !
Je vois qu'on s'anime.
Ce livre est sublime !
Mais ne voyons rien !

Rien !

Rien !...

BÉATRIX.

Ecoutez-moi, Wilhelm... sur un grave mystère,
A jamais mon cœur doit se taire !

WILHELM.

Eh ! que m'importe ! en vous je croi !

BÉATRIX.

Vous le jurez ?

WILHELM.

En vous j'ai foi !

BÉATRIX.

Quoi qu'il arrive ?

WILHELM.

En vous je croi !

Ma Béatrix, je vous le jure,

Je ne verrai que par vos yeux !

Je ne croirai que par votre âme pure !

Pure comme un ange des cieux !

BÉATRIX avec bonheur.

Ah ! maintenant mon cœur peut écouter ses vœux !

Cher Wilhelm ! je vous aime !

WILHELM, avec transport.

O moment trop heureux !

ENSEMBLE.

WILHELM.

Bonheur suprême !

Son cœur lui-même

M'a dit : je t'aime !

Doux avenir,

Joie éternelle !

Toujours fidèle,

Vivre pour elle

Ou bien mourir !

BÉATRIX.

Bonheur suprême !

Mon cœur lui-même

A dit : je t'aime !

Doux avenir !

Que Dieu m'appelle,

Il est fidèle,

Joie éternelle

Je peux mourir !

MATHÉUS s'approchant au moment où Wilhelm embrasse avec passion
la main de Béatrix.

Assez ! assez !... que de merveilles

Ma Bible a produit dans ces lieux !...

Mes enfants, je n'ai plus d'oreilles,

Mais, par bonheur, j'ai de bons yeux !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

WILHELM.

Bonheur suprême !

Son cœur lui-même

M'a dit : je t'aime !

Doux avenir !

BÉATRIX.

Bonheur suprême !

Mon cœur lui-même

A dit : je t'aime !

Doux avenir !

Joie éternelle !
Toujours fidèle,
Vivre pour elle
Ou bien mourir !

Que Dieu m'appelle,
Il est fidèle !
Joie éternelle !
Je peux mourir !

MATHÉUS.

Bonheur suprême !
Je vois qu'on s'aime !
Et pour moi-même
Doux avenir !
Si Dieu m'appelle,
Un cœur fidèle
Soutiendra celle
Qu'il doit chérir !

MATHÉUS.

Oui, mes enfants... dès aujourd'hui mariés... unis pour jamais!... (à *Wilhelm*) et vous, mon fils, car je peux à présent vous donner ce nom, je vous confie ce que j'ai de plus cher au monde, ce qu'il y a de plus charmant et de plus saint sur la terre, une belle jeune fille, innocente et pure!... l'orgueil de ma vie... l'honneur des cheveux blancs d'un vieux soldat!

WILHELM

Y consentez-vous, Béatrix?...

BÉATRIX.

Voilà ma main, monsieur Wilhelm !

SCÈNE X.

LES MÊMES, VANBRUCK, MÉSANGÈRE, *entrant.*

VANBRUCK, *s'arrêtant, stupéfait.*

Ah ! bah !

WILHELM.

Elle est à moi, cousin Vanbruck.

MÉSANGÈRE.

Quel bonheur !

VANBRUCK.

Par exemple !... Dites donc, capitaine... Alors vous savez tout ?

WILHELM.

Je ne sais rien, cousin Vanbruck.

VANBRUCK.

Et vous épousez?...

WILHELM.

Et j'épouse !

VANBRUCK.

Comme ça... les yeux fermés?...

WILHELM.

Les yeux fermés... et le cœur ouvert pour l'aimer, l'adorer, en dépit des envieux et des jaloux, cousin Vanbruck!

VANBRUCK, *à part*.

J'en suis stupéfait !

MÉSANGÈRE.

J'étais bien sûr que tout s'arrangerait... que la paix serait faite, et ça se trouve bien... car notre bonne princesse t'attend au palais. Je me suis chargée de t'y conduire... et c'est elle qui veut te parer et te mener à l'autel avec ton fiancé...

MATHÉUS.

Allez tout préparer pour votre union, mes enfants... et vous reviendrez me prendre ici, pour nous rendre à l'autel... et puis, alors grande fête chez le vieux carillonneur... pour la première fois, depuis que nos ennemis se sont emparés de notre pays... depuis qu'ils sont cause de mon malheur, notre maison va revoir tous nos amis... je vais donner l'ordre qu'on ouvre les portes de cette salle à tous ceux qui voudront partager notre joie!... Tu comprends, Vanbruck ?

VANBRUCK, *avec humeur*.

Oui, mon oncle, oui... il y a de quoi !

MATHÉUS.

Ce pauvre Vanbruck n'a jamais l'air d'entendre... il est plus sourd que moi !

VANBRUCK, *criant*.

Non, mon oncle, non... je ne suis pas sourd... mais je suis furieux... c'est-à-dire, heureux, joyeux... et je vais avaler ma cave, pour me rafraîchir et me griser en l'honneur de votre mariage, cousine Béatrix.

MÉSANGÈRE, *à Vanbruck*.

Par exemple!... je vous le défends bien.

VANBRUCK.

Il ne manquerait plus que ça!... Quand tout le monde est dans la joie... et moi-même j'éprouve un plaisir, un bonheur... au point que j'en suffoque ! (*Il sort par la droite.*)

WILHELM, *aux jeunes filles, tout en ouvrant la grande fenêtre du fond*.

Ne perdons pas de temps... car voilà déjà les fanfares de la grande kermesse qui commencent... deux fêtes dans une !

MÉSANGÈRE.

Viens, viens, Béatrix !

MATHÉUS.

Allez, allez, mes enfants, je vous attends ici.

BÉATRIX et WILHELM.

Au revoir, mon père... au revoir. *(Tous sortent, excepté Mathéus.)*

SCENE XI.

MATHÉUS, seul.

Ils sont partis!... et maintenant que je suis seul... je peux laisser s'ouvrir mon cœur... C'est bien triste pourtant de ne pas entendre la voix de ses enfants quand ils sont heureux... de vivre au milieu d'un silence profond... froid comme la tombe... et quand je pense aux misérables à qui je le dois... à la subite horreur dont je fus saisi en voyant leurs mains profanes précipiter notre cher étendard dans la fange de la rue! *(A ce moment commence une marche lointaine qui se rapproche peu à peu et sert de prélude à l'air suivant. Mathéus s'approche de la fenêtre par laquelle on aperçoit des gens du peuple traversant joyeusement la rue, et s'écrie :)* Le peuple de Bruges en habits de gala quand son ennemi le ruine et l'opprime... il n'y a plus de patrie pour ces gens-là! *(On voit un groupe plus nombreux s'avancer portant le drapeau brabançon et s'arrêter devant la fenêtre.)*

CHOEUR, en dehors.

Honneur au drapeau,
Étendard des Flandres!
Il renait des cendres,
Plus pur et plus beau!

MATHÉUS, hors de lui.

O mon Dieu!... que vois-je là?... est-ce un rêve?... non, non, c'est lui... c'est bien lui... notre drapeau sacré!... que je n'ai plus revu depuis ce jour fatal... depuis ce jour où j'ai cessé d'entendre!... Ah! l'on ne meurt donc pas de joie!... O ciel! que se passe-t-il donc en moi?... il me semble qu'une nouvelle vie commence... que je sors du tombeau.

AIR.

Mon Dieu! quel étrange prodige
S'opère ici dans tous mes sens!...
Est-ce une erreur? est-ce un prestige?
Je crois entendre des accents!..
La voix de l'homme et de l'airain sonore...
Les sons qui descendent des cieux...

Mon Dieu ! tu ne veux pas encore
 Me rendre, hélas ! plus malheureux !
(Il écoute les cloches qui sonnent au loin.)
 Ah ! maintenant, je vous retrouve,
 Mes cloches... c'est là votre voix !
 Non ! ce n'est pas Dieu qui m'éprouve ;
 Je les entends bien, cette fois !

CABALETTA.

De Dieu la justice
 Veut qu'ici finisse
 Mon cruel supplice !
 O jour de bonheur !
 Ma fille si chère,
 De ton pauvre père
 Ta voix va, j'espère,
 Retrouver le cœur !
 O transport ! ô douce merveille !...
 La rage et la douleur avaient clos mon oreille !
 Elle se rouvre à des chants de bonheur,
 A l'aspect du drapeau qui couvre notre honneur !
 De Dieu la justice
 Veut qu'ici finisse
 Mon cruel supplice !
 O jour de bonheur !...

Les cloches sonnent alors à toute volée, et Mathéus ivre de joie, succombe à son émotion. A ce moment on voit par la fenêtre du fond la rue éclairée par un beau soleil, et une foule de gens du peuple, hommes et femmes, portant des chapeaux enrubannés et des fleurs à la main. — C'est une fête flamande au seizième siècle. — La foule entoure la grande procession de la kermesse qui traverse au fond, précédée du drapeau national, et pendant la reprise du chœur.

CHOEUR.

Honneur au drapeau,
 Étendard des Flandres !
 Il renaît des cendres,
 Plus pur et plus beau !

SCENE XII.

MATHÉUS, assis au fond, près de la fenêtre ; VANBRUCK très-animé, portant un panier rempli de bouteilles, et entrant avec L'INFERNAL, sans voir Mathéus.

VANBRUCK.

Oui, monsieur l'Infernal... je suis flatté de vous rencontrer, et de vous faire les honneurs de ma cave... gratis !...

L'INFERNAL.

Mais il me semble que vous y avez déjà fait passablement honneur, à votre cave !...

VANBRUCK.

Ma cave est à moi, monsieur l'Infernal... je puis boire ma cave, si ça me plaît !... je suis ma première pratique !

L'INFERNAL.

C'est juste !

MATHÉUS, *écoutant, à part.*

Les voix de ces hommes me réjouissent le cœur... Si je me mêlais à la conversation !... Non ! non... cachons à tout le monde le bonheur qui m'arrive... C'est ma fille qui doit le savoir la première !...

L'INFERNAL.

Vous devez être bien fier, monsieur Vanbruck !... La princesse Marie, la vierge de Bruges, comme on la nomme, va conduire elle-même votre cousine Béatrix à l'autel !

VANBRUCK, *s'asseyant à la table à droite avec l'Infernal.*

Je le savais !...

L'INFERNAL.

Les époux sont au palais en ce moment, et vont traverser cette rue avec la princesse, et mon noble patron, que l'enfer confonde pour sa faiblesse !

VANBRUCK, *buvant.*

Vous dites ?...

L'INFERNAL.

Je dis que vous devez être très-fier d'un pareil honneur !...

VANBRUCK.

Du tout !... j'ai trop de chagrin...

MATHÉUS, *à part.*

Imbécile !

VANBRUCK, *répondant à l'Infernal.*

Comment, imbécile !... Mais, dites donc, à ma place, vous en seriez peut-être mort de désespoir, vous !...

L'INFERNAL.

Moi ?

VANBRUCK.

Certainement... vous devez avoir le cœur très-tendre... ça se voit à votre figure...

MATHÉUS, *à part.*

Ah ! que c'est bon d'entendre !

L'INFERNAL.

Ah ! vous avez des chagrins, monsieur Vanbruck ?

VANBRUCK.

De très-amers, mon ami !

L'INFERNAL.

Alors, contez-moi ça.

VANBRUCK.

Pourquoi faire ?...

L'INFERNAL.

Pour vous consoler.

VANBRUCK.

Inutile... j'ai là ce qu'il me faut pour ça !...

L'INFERNAL.

Quoi donc ?...

VANBRUCK, *montrant une bouteille qu'il tient.*

Cette vieille bouteille de Ténériffe... que je réservais pour ma noce... mais plus de noce, l'Infernal... et plus de chagrin !...
(Indiquant sa bouteille.) Je vais le noyer là dedans !... et s'il en réchappe... il aura du bonheur !

FINAL.

VANBRUCK.

Le vin !

Le vin !

C'est l'ami de l'homme !

Et vous verrez comme

S'enfuit le chagrin

Avec le bon vin !

L'INFERNAL et VANBRUCK.

ENSEMBLE.

Le vin !

Le vin !

C'est l'ami de l'homme !

Etc...

MATHÉUS, *se rapprochant.*

Ma foi ! je puis bien à leur table

M'asseoir, en attendant l'hymen !

VANBRUCK.

Mon oncle ! ô surprise agréable !

Vous allez goûter de mon vin !

MATHÉUS, *à part.*

Son vin ! c'est le mien ! le coquin !

L'INFERNAL, *à Vanbruck.*

Contez-moi donc votre chagrin !

VANBRUCK.

Vous voulez savoir mon chagrin ?

L'INFERNAL.

Votre chagrin !... mais j'imagine
Que vous riez !...

VANBRUCK, *s'indignant.*

De ma cousine ?

De Béatrix !... de son malheur !...

Mais il faudrait être sans cœur !

MATHÉUS, *à part, assis à table.*

Qu'entends-je là ?

L'INFERNAL, *à Vanbruck.*

De la prudence !

Devant votre oncle !..

VANBRUCK, *riant.*

Il est sourd comme un pot !

Il n'entend rien... (*le montrant*) voyez plutôt

Et vous aurez ma confiance !

Jusqu'au bout !... mais un tel chagrin

Altère beaucoup... (*Il trinque avec l'Infernal.*)

REPRISE DU REFRAIN.

Le vin !

Le vin !

C'est l'ami de l'homme !

Et vous verrez comme

S'enfuit le chagrin

Avec le bon vin !

L'INFERNAL *et* VANBRUCK.

ENSEMBLE.

Le vin !

Le vin !

C'est l'ami de l'homme !

Etc...

L'INFERNAL, *à Vanbruck.*

De l'histoire voyons la fin !

VANBRUCK, *continuant.*

Ecoutez donc.... mais c'est terrible !...

Béatrix... ange de candeur !

Cette sagesse inaccessible

Est victime d'un séducteur !

L'INFERNAL.

Béatrix !..

VANBRUCK.

Je ne puis le taire !..

LE CARILLONNEUR DE BRUGES.

Ma tendresse en vain la défend !...

Ma cousine... ô douleur amère...

L'INFERNAL.

Achievez !...

VANBRUCK.

Eh bien ! elle est mère !...

Dans ses bras j'ai vu son enfant !

MATHÉUS, *jetant un cri en saisissant Vanbruck à la gorge.*

Misérable ! !

VANBRUCK et L'INFERNAL, *terrifiés.*

O ciel !... il entend ! ! !

MATHÉUS, *à Vanbruck.*

Oui, j'entends ta lâche infamie !

Un père, à la face des cieux,

Entend l'affront injurieux

Qu'on fait à sa fille chérie !

VANBRUCK.

Ah ! je suis mort d'effroi !

Ah ! je crois que j'expire !

O mon Dieu ! que lui dire ?

Hélas ! c'est fait de moi !

L'INFERNAL, *à part.*

Pauvre diable ! je croi

Qu'en ces lieux il expire !

Mais je ne veux plus rire

De son mortel effroi !

SCENE XIII.

Pendant ce motif, le cortège des fiancés s'est avancé jusque dans la maison. WILHELM donne la main à BÉATRIX en toilette de mariée, tous deux précédés de DON JUAN donnant la main à MARIE DE BRABANT, entourée de MÉSANGÈRE, des DE-MOISELLES DE NOCE, de GARDES et du PEUPLE.

BÉATRIX et WILHELM, *à Mathéus.*

Père, pour nous jurer un amour éternel

Nous n'attendons que vous !

MATHÉUS, *les interrompant.*

Pour marcher à l'autel ?

Ecoutez-moi d'abord !... par un bienfait du ciel,

J'ai retrouvé la faculté d'entendre !

MÉSANGÈRE, BÉATRIX, WILHELM.

O bonheur !

MATHÉUS, à Béatrix.

Maudis-la !... par un destin cruel,
Quand mon cœur espérait ta voix douce et si tendre,
Mes enfants, un affront mortel,
Traversant mon oreille, a déchiré mon âme !

TOUS.

Parlez ! parlez !..

MATHÉUS, montrant Vanbruck.

Cet homme, cet infâme !

A la bouche pleine de fiel,
A dit là... devant moi... qu'un ange sur la terre,
Que ma fille adorée... honneur de son vieux père...

TOUS.

Achevez !

MATHÉUS, avec indignation.

Que ma fille est mère !

BÉATRIX, avec un cri d'horreur, et se jetant dans les bras de Mathéus.

Ah ! ne le croyez pas, mon père !

MATHÉUS.

Non ! je ne le crois pas !.. (à Vanbruck) mais répète en ces lieux
Ton propos horrible ! odieux !

VANBRUCK, tremblant.

J'ai dit ce que j'ai vu !

MATHÉUS.

Qu'as-tu vu ?

VANBRUCK.

Tout à l'heure,

J'ai vu... là, dans notre demeure,
Un enfant dans ses bras... qu'un homme, un étranger,
Reçut d'elle !

BÉATRIX et MARIE.

Grands dieux !

VANBRUCK, continuant.

Et qu'un grave danger

Menaçait, disait-on, à la ferme des Roses...

L'INFERNAL, à don Juan.

Vous l'entendez ?

DON JUAN.

Voilà d'étranges choses !

MARIE et BÉATRIX, à part.

Je me sens mourir de terreur !

MATHÉUS, à Vanbruck.

Après ?... après ?...

VANBRUCK.

C'est tout, je vous le jure!

WILHELM, à Vanbrück.

Et sur un indice trompeur

Tu viens squiller ici la vertu la plus pure!

CHOEUR.

Mépris à l'infâme!...

Au vil imposteur!

Qui peut d'une femme

Outrager l'honneur!

CHOEUR, *de même.*

Mépris à l'infâme!

Etc...

DON JUAN, à Marie, montrant Béatrix.

Mais, si de cet enfant elle n'est pas la mère!

Une autre pourrait bien!... J'entrevois un mystère!

L'INFERNAL.

Que bientôt vous allez savoir!

Car déjà cet enfant est en notre pouvoir!

MARIE, *bas à Béatrix,*

Mon fils est mort!...

BÉATRIX, *de même.*

Il est sauvé, madame!

A don Juan.

Monseigneur! pardonnez au trouble de mon âme!

Entre la honte et la mort je choisis!...

Devant vous... devant tous... je demande mon fils!...

TOUS.

Son fils!...

MATHEUS, *jetant un cri.*

Ah! l'horreur et l'effroi

M'empêchent de comprendre!

(A Béatrix, *qui est tombée à genoux.*)

Enfant! ce n'est pas toi,

Toi que je viens d'entendre!

O douleur trop amère!

O terreur pour un père!

Ah! mille fois la mort

Plutôt qu'un pareil sort!

ENSEMBLE.

MÉSANGÈRE.

O mon Dieu! quel effroi!

Ah! que viens-je d'entendre!

Quand tout t'accuse, moi,
Je saurai te défendre !
Dans ton cœur il espère !
La douleur de ton père,
Après un pareil sort,
Serait pour lui la mort !

BÉATRIX.

Ah ! l'horreur et l'effroi
L'empêchent de comprendre,
Et même contre moi
Son cœur veut me défendre !
Dans mon cœur il espère !
Ta fureur, ô mon père !
Appelle sur mon sort
L'infamie et la mort !

MARIE.

Ah ! l'horreur et l'effroi
L'empêchent de comprendre !
Mon Dieu ! mon Dieu ! c'est moi
Qui devrais la défendre !
Dans son cœur il espère !
La douleur de son père
Après un pareil sort
Serait pour lui la mort !

WILHELM.

Malgré l'horreur, l'effroi
Qui viennent me surprendre,
Quand tout t'accuse, moi,
Moi seul dois la défendre !
Dans ton cœur il espère !
La fureur de ton père
Après un pareil sort
Serait pour lui la mort !

VANBRUCK.

De douleur et d'effroi
Je sens mon cœur se fendre,
Et je t'accuse, moi,
Au lieu de la défendre !
Dans son cœur il espère !
La douleur de son père
Après un pareil sort
Pour lui serait la mort !

LES AUTRES.

La douleur et l'effroi

L'empêchent de comprendre,
 Et son cœur, je le voi,
 Veut encor la défendre !
 Dans son cœur il espère !
 La douleur de son père
 Après un pareil sort
 Serait pour lui la mort !

MATHÉUS, à Béatrix.

Mais tu ne réponds pas !... Tu te tais, quand je dis :
 Honte et malheur sur toi !... Va, va... je te maudis !!!

TOUS.

Grand Dieu !

CHOEUR.

O douleur horrible !
 D'un père inflexible
 La fureur terrible
 Tombe sur son front !

MATHÉUS, à Béatrix.

Malgré mon âge,
 Va ! fuis la rage
 De ce cœur qu'outrage
 Ton indigne affront !
 MÉSANGÈRE, à Mathéus, le suppliant.
 O mon oncle !

BÉATRIX, de même.

O mon père !

TOUS, à Mathéus.

Calmez cette colère !
 La honte et la douleur
 Viennent briser son cœur !

MARIE, bas à Béatrix.

Ah ! je ne puis souffrir !... et le courroux d'un père !...

BÉATRIX, de même.

Taisez-vous ! taisez-vous... Dieu me voit... et j'espère !...

WILHELM, à Béatrix.

Non ! cela n'est pas vrai !.. mon trésor, et mon bien !
 Non ! je ne te crois pas !

BÉATRIX, avec résolution.

Cet enfant est le mien !

CHOEUR GÉNÉRAL.

Douleur amère !
 Pour un père !...

La rage et la douleur

Viennent briser ^{mon}
son cœur!

Béatrix, qui s'est trainée aux pieds de Mathéus, est repoussée par lui et va tomber évanouie dans les bras de Marie qui la soutient. — Mathéus s'éloigne en maudissant sa fille.

ACTE III.

Le théâtre représente une cour de la maison de Mathéus Claës, abritée par une tonnelle. — Porte au fond, ouvrant sur une rue de la ville. Porte à droite donnant dans l'intérieur.

SCÈNE I.

DES BUVEURS FLAMANDS sont assis à gauche; DES BUVEURS ESPAGNOLS sont assis à droite; VANBRUCK, un pot de bière d'une main, une bouteille de l'autre, verse alternativement à boire aux Flamands et aux Espagnols.

CHOEUR DE FLAMANDS, à Vanbruck.

Allons! verse! verse à plein verre!
Aux vieux Flamands, la vieille bière!
Verse la reine des boissons!
Et le nectar des Brabançons!

CHOEUR D'ESPAGNOLS, à Vanbruck.

• Foin de la bière!... ami, du vin!
Du vin de France, qu'accompagne
Quelque joyeux refrain d'Espagne!
Pour nous mettre le cœur en train!

CHOEUR DE FLAMANDS.

Verse à plein verre
Ta bonne bière!

CHOEUR D'ESPAGNOLS.

Verse tout plein
De ton vieux vin!

VANBRUCK.

Messieurs, je voudrais, mais en vain,
Verser à la fois bière et vin!

CHOEUR DE FLAMANDS.

Mousse qui pétille,
 Ecume gentille !
 Dans nos verres brille,
 Coule sans efforts !
 Roule toute blanche
 Du vieux broc qui penche,
 Que ton flot s'épanche
 Et couvre les bords !

CHOEUR D'ESPAGNOLS.

Liqueur vermeille !
 Jus de la treille !
 Qui nous éveille
 Pour le désir !
 Ta douce ivresse
 Nous plait sans cesse ;
 C'est la tendresse,
 C'est le plaisir !

SCENE II.

LES MÊMES, MÉSANGÈRE.

MÉSANGÈRE, *entrant, aux buveurs.*

Que de bruit ! ah ! messieurs, modérez ces éclats !
 Et loin d'ici portez vos pas !
 En ces lieux l'on souffre et l'on pleure !
 Nos malheurs, hélas ! sont si grands.

CHOEUR D'ESPAGNOLS.

Pleurer ! c'est bon pour des Flamands !

CHOEUR DE FLAMANDS, *à part.*

Insolents Espagnols !

UN HOMME, *aux Flamands, à part.*

Taisez-vous ! bientôt l'heure

De la vengeance sonnera !

Mais du silence jusque-là !

TOUS, *à voix basse.*

Oui, du silence jusque-là !

REPRISE DU CHOEUR DES FLAMANDS.

Mousse qui pétille,
 Ecume gentille
 Dans nos verres, etc.

REPRISE DU CHORUR D'ESPAGNOLS.

Liqueur vermeille,
Jus de la treille
Qui nous éveille, etc...

(Tous les buveurs flamands et espagnols sortent par le fond, et Mésangère rentre dans l'intérieur à droite.)

SCENE III.

VANBRUCK, puis MATHÉUS.

VANBRUCK, seul.

Enfin ils sont partis ! Ces gens-là n'ont pas de cœur !... (*Montrant la chambre à droite.*) Mon pauvre oncle qui est là, qui a passé toute la nuit, assis, immobile, la tête dans ses mains... Depuis la cruelle scène d'hier, je n'ai pas osé l'aborder ; et pourtant j'ai une lettre pour lui... (*Voyant entrer Mathéus.*) Le voici ! Il a l'air si sombre et si terrible, que ça me fend l'âme et me fait mourir de peur... Voilà le moment dangereux... (*A demi-voix.*) Mon oncle Mathéus ! (*Criant.*) Mon oncle Mathéus ! c'est une lettre pour vous !

MATHÉUS, brusquement.

C'est bon ! j'entends à présent ; inutile de crier si fort !

VANBRUCK.

Pardon, mon vénérable oncle... c'est l'ancienne habitude.

MATHÉUS.

Plût à Dieu que je fusse resté sourd, je n'aurais pas entendu tes propos, langue de vipère !

VANBRUCK.

Quant à ça, mon oncle, ça aurait peut-être mieux valu pour tout le monde.

MATHÉUS, le saisissant au collet.

N'est-ce pas?... Tu vois donc bien que tu es un mauvais cœur, un ivrogne, un misérable !

VANBRUCK.

Oui, mon oncle... oui, je suis tout cela... mais je suis votre sang aussi, le pur sang des Claës !

MATHÉUS.

Non pas ! car jamais un Claës n'a fait d'infamie !

VANBRUCK.

Ça n'est pas moi... c'est le vin de Ténériffe !

MATHÉUS.

Tais-toi !

VANBRUCK.

Je me tais.

MATHÉUS.

Donne-moi cette lettre.

VANBRUCK, *la lui tendant de loin.*

La voici. (*A part.*) Ouf ! v'là l'accès passé... Pourvu que ça ne lui reprenne pas !

MATHÉUS, *lisant, à part.*

« Si le cœur de Mathéus Claës n'est pas changé, s'il est toujours celui d'un vrai Brabançon, que Mathéus Claës se trouve ce soir, à sept heures, à son carillon, sur la grande place de la ville... Il pourra nous aider à sauver son pays... » Étrange lettre !... Et que peut faire pour sa patrie le pauvre carillonneur de Bruges ?... (*A Vanbruck.*) Approche !

VANBRUCK.

Me voilà.

MATHÉUS.

Je vais partir, quitter cette ville pour jamais... elle et mes pauvres cloches que j'avais retrouvées... mais je ne m'éloignerai que ce soir ; car on fait un appel à mon vieux cœur flamand, et il y répondra.

VANBRUCK.

Ça ne m'étonne pas de votre part, mon oncle...

MATHÉUS.

Silence !... Je retournerai ensuite à l'ermitage des bois, où j'étais si heureux hier encore !... Toi, tu resteras ici, et tu garderas ton cabaret, si bon te semble.

VANBRUCK.

Avec ma cousine ?

MATHÉUS.

Tout seul. J'emmène avec moi Mésangère, ma seule fille désormais !

VANBRUCK.

Eh bien ! et l'autre ?

MATHÉUS, *avec colère.*

L'autre est morte, morte pour moi... Je la chasse !

VANBRUCK.

Est-il Dieu possible !... Et c'est moi qui en suis cause !

MATHÉUS.

Et quant à Mésangère, que tu adorais, à ce que tu ne cessais de me dire, tu n'es plus digne d'elle... Je lui trouverai un autre mari.

VANBRUCK.

Par exemple !... A présent que je me trouve l'aimer.

MATHÉUS.

Comment ?

VANBRUCK.

Voici, mon respectable oncle... Je ne pouvais pas la souffrir, et j'avais beau vous le répéter... Mais, dans votre état, vous ne pouviez pas nous entendre.

MATHÉUS.

Après ?

VANBRUCK.

Après?... C'est changé depuis hier... Quand tout le monde me maudissait, elle a pris pitié de moi ; ça m'a retourné le cœur, et je la chéris autant que je m'en souciais peu.

MATHÉUS.

Tant mieux ! un autre l'épousera, ça sera ton châtement.

VANBRUCK.

Mais si elle veut de moi ?

MATHÉUS.

Eh bien ! ce sera comme si elle n'en voulait pas.

VANBRUCK.

Voilà du guignon !

MATHÉUS.

Maintenant, va-t'en, ferme ta porte, et ne laisse entrer personne ici !

VANBRUCK.

Pas même Mésangère ?...

MATHÉUS.

Si fait !... elle seule... seule, entends-tu ?...

VANBRUCK à part, la voyant entrer.

Ça se trouve bien... la voilà !... (*A Mésangère, à demi-voix.*)
Ah ! Mésangère ! notre oncle est un tyran qui ne veut plus nous unir !

MÉSANGÈRE.

Eh bien, ça vous arrange !

VANBRUCK.

Au contraire... car je vous aime !

MÉSANGÈRE.

Bah !

VANBRUCK.

Je suis retourné, Mésangère... et vous adore à en perdre la tête !

MÉSANGÈRE.

En tout cas, vous ne perdrez pas grand'chose !

MATHÉUS, à *Vanbruck*.

Ah ça, t'en iras-tu !

VANBRUCK.

On s'en va, mon oncle !... (*A part.*) Décidément, je l'aimais encore mieux sourd ! (*Il sort.*)

SCENE IV.

MATHÉUS assis, MESANGÈRE, puis BÉATRIX.

MÉSANGÈRE, à part, regardant *Mathéus*.

Je ne sais comment lui dire.... il a l'air si terrible !... Ah ! n'importe ! quand il devrait me tuer... il la verra !

MATHÉUS.

Qui est là ?

MÉSANGÈRE.

C'est moi, mon oncle...

MATHÉUS.

Ah ! viens, viens, mon enfant !... viens près de moi... j'ai besoin de voir quelqu'un qui m'aime encore !...

MÉSANGÈRE.

Ah ! je ne suis pas seule à vous aimer, mon oncle... il y a encore un autre cœur qui vous chérit...

MATHÉUS.

Il n'y en a pas !... ceux qui nous aiment ne nous réduisent pas au désespoir !...

MÉSANGÈRE.

Mon bon oncle... elle est si malheureuse !

MATHÉUS.

Ne me parle pas d'elle, ou je te chasse aussi !...

MÉSANGÈRE.

Ah ! vous ne serez pas impitoyable !... Dieu pardonne parfois... et vous ne serez pas plus sévère que lui !...

MATHÉUS.

Dieu est bon !... moi, je suis implacable !... moi, je punis et je maudis !

MÉSANGÈRE.

On ne maudit pas son enfant !

MATHÉUS.

On maudit son enfant !... quand il vous déshonore !... et j'ai maudit le mien !

MÉSANGÈRE.

Vous voyez bien... vous pleurez !... oh ! oui ! vous pleurez, malgré vous !...

MATHÉUS, *se contenant.*

Oui, je pleure !... je pleure !...

TRIO.

MÉSANGÈRE, *timidement.*

Écoutez ma prière !

Au cœur d'un père

Le pardon est si doux !

Ah ! par pitié ! calmez votre courroux !

MATHÉUS, *détournant la tête.*

Non !... comme un juge austère

Ma juste colère

A maudit mon enfant !

Devant Dieu qui m'entend.

MÉSANGÈRE.

Par grâce ! au nom du ciel !

Ne dites pas ce mot cruel !...

Plus de courroux !

Pardonner est si doux !

MATHÉUS, *parlant.*

Tais-toi ! tais-toi !... et laisse-moi seul... seul avec mon désespoir ! (*Pendant les paroles de Mathéus, Mésangère fait signe de s'approcher à Béatrix qui paraît à la porte du fond; Béatrix est pâle et se soutient à peine; elle s'appuie contre la porte sans oser entrer.*)

BÉATRIX et MÉSANGÈRE, *tremblantes, à part.*

Dieu tout puissant ! vois ^{ma}_{sa} misère !

Attendris le cœur de ^{mon}_{son} père !

MATHÉUS, *à lui-même.*

Oui, comme un juge austère,

Dans ma juste colère

J'ai maudit mon enfant !

MÉSANGÈRE, *parlant, à Mathéus.*

Au moins... donnez votre main à celle qui vous aime tant !

MATHÉUS, *lui tendant la main, sans la regarder.*

A toi, ma fille... oh ! de grand cœur ! (*Mésangère place la main de Béatrix dans celle de son père.*)

MATHÉUS *à Mésangère, dont il croit tenir la main.*

Mais d'où vient donc que ta main tremble ?...

Et qui peut causer ton effroi ?

MÉSANGÈRE et BÉATRIX, *aux genoux de Mathéus.*

Père!... pardonnez-nous ensemble!

BÉATRIX.

Père!... pitié!... pitié pour moi!...

MATHÉUS, *à Béatrix.*

Malheureuse ! O comble d'audace!...

Toi, devant moi!... toi, dans ces lieux!

BÉATRIX.

Père ! je viens demander grâce!

MATHÉUS.

Va-t'en ! va-t'en !... fuis de ces lieux!

BÉATRIX.

Si vous saviez... si j'osais dire!

J'ai juré de me taire... hélas!

MATHÉUS.

Mais, n'as-tu pas, dans ton délire,

Avoué ton crime, là-bas?...

N'as-tu pas de ton infamie

Réclamé le fruit sans pudeur?...

Va-t'en ! fille indigne ! avilie !

Va-t'en ! fuis devant ma fureur !

MÉSANGÈRE.

La chasser du toit de sa mère !

BÉATRIX, *avec un cri de douleur.*

Mais je n'ai pas d'asile, moi !...

MATHÉUS.

Le cœur et la maison d'un père

Sont désormais fermés pour toi !

ENSEMBLE.

MATHÉUS.

BÉATRIX et MÉSANGÈRE.

O sort implacable

Qui frappe mon cœur !

Ici tout m'accable !

Opprobre et douleur !

Est-il sur la terre

Un malheur plus grand

Que de voir un père

Chasser son enfant !

O sort implacable

Qui frappe son cœur !

Ici tout l'accable !

Opprobre et douleur !

Est-il sur la terre

Un malheur plus grand

Que de voir un père

Chasser son enfant !

MATHÉUS.

Va-t'en ! va-t'en !

BÉATRIX.

Ah ! par grâce ! écoutez !

MATHÉUS,

Non ! non !... ne parle plus !... dans ma fureur extrême
Une seconde fois je dirais anathème !
Va-t'en ! va-t'en !

BEATRIX,

Grâce ! grâce !

WILHELM, paraissant à la porte.

Arrêtez !

SCÈNE V.

LES MÊMES, WILHELM.

QUATUOR.

WILHELM.

Celle que vous chassez, Mathéus, est un ange !
Qu'on doit adorer à genoux !

TOUS.

Wilhelm !

MATHÉUS.

Que dites-vous ?

WILHELM.

Je dis, qu'il faut ici que votre courroux change
En respect, en amour !... Mathéus, cet enfant,
C'est le fils de Marie !.

MATHÉUS.

O ciel !

WILHELM.

Et du Brabant

Le prince et l'héritier... (*montrant Béatrix*), cet ange tutélaire

Pour sauver un fils et sa mère,

A donné son honneur !

BÉATRIX.

Mon père !

MATHÉUS, avec élan à Béatrix.

O mon enfant !

BÉATRIX.

Non ! mon cœur ne pouvait, sans crime,

Le livrer à ses ennemis !

Cet être innocent, leur victime !

Car dans mes mains Dieu l'avait mis !

MATHÉUS, MÉSANGÈRE, WILHELM.

ENSEMBLE.

O dévouement saint et sublime !
De ses rois pour sauver le fils
Cette noble et pure victime
Brave la honte et le mépris !

MATHÉUS, à Béatrix, qu'il serre sur son cœur.

Ayons patience,
Et le jour luira
Où ton innocence
Pour tous brillera !

MÉSANGÈRE, WILHELM.

BÉATRIX.

Ayons patience !

Ayons patience !

Oui, le jour luira

Oui, le jour luira

Où son innocence

Où mon innocence

Pour tous brillera !

Pour tous brillera !

MATHÉUS, à Wilhelm.

Parle, mon fils... parle... et apprends-nous comment un tel secret...

WILHELM.

Ecoutez-moi !... (*Avec mystère.*) Hier, Béatrix, après votre courageux dévouement... après la scène cruelle qui le suivit... j'allais fuir, désespéré... lorsqu'un signe mystérieux de la princesse m'ordonna de la suivre... Dans la confusion de cet horrible événement, je pus gagner le palais, où, sous le prétexte d'un ordre secret du gouverneur, je fus introduit près de la princesse !

TOUS.

Achevez !...

WILHELM.

La noble Marie, pâle, égarée, les yeux pleins de larmes, saisit ma main, et s'agenouillant presque devant moi... Monsieur, me dit-elle, je ne puis résister à votre affreuse douleur.. à celle du pauvre père de Béatrix !... Ah ! pardon, Monsieur... car tous ces malheurs, c'est moi qui les ai causés !

BÉATRIX.

Chère Marie !

WILHELM, continuant.

Elle m'avoua tout, alors... votre héroïque générosité, Béatrix, votre sublime mensonge... Allez trouver Mathéus, continua la princesse.., qu'il rende sa tendresse à sa fille... je me confie à

son honneur, au vôtre, monsieur... je remets dans vos mains le bien le plus précieux d'une mère... la vie de son enfant !

MATHÉUS, *avec énergie.*

Et elle a bien fait d'agir ainsi, Wilhelm!.. car quoi qu'il en coûte à mon cœur de laisser ma fille bien-aimée sous le poids de l'infamie qui l'accable... je ne livrerai pas à ses bourreaux le fils de mes souverains !

BÉATRIX, *avec expression.*

Mon père !...

MÉSANGÈRE.

Ma pauvre cousine !...

WILHELM.

Vous ferez votre devoir, Mathéus !... mais je ferai le mien aussi... Béatrix m'appartient... vous me l'avez donnée !... Béatrix est ma femme devant Dieu ! elle sera ma femme devant les hommes !

BÉATRIX, *se jetant dans les bras de Wilhelm.*

Ah ! Wilhelm !... moi qui me croyais encore malheureuse !

SCENE VI.

LES MÊMES, L'INFERNAL, *paraissant au fond.*

L'INFERNAL.

Capitaine Wilhelm... monseigneur le gouverneur, qui se rend en ces lieux, vous ordonne de l'y attendre !

TOUS.

O ciel !

MATHÉUS.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

BÉATRIX, *tremblante.*

Ah ! mon père ! j'ai froid au cœur... Que va-t-il donc se passer ?

L'INFERNAL, *voyant arriver Don Juan.*

Son Excellence le gouverneur !

SCENE VII.

LES MÊMES, DON JUAN.

DON JUAN, *à Wilhelm.*

On ne m'avait pas trompé, capitaine, en m'assurant que je vous trouverais ici... car on prétend que cette maison va devenir la vôtre?...

WILHELM.

On vous a dit vrai, monseigneur !... et j'allais me rendre auprès

de Votre Excellence, pour lui annoncer mon mariage avec mademoiselle Béatrix Claës... mariage dont j'ai déjà prévenu tous mes amis !

MATHÉUS.

Brave Wilhelm !

DON JUAN.

C'est précisément ce mariage qui m'amène en ces lieux, capitaine... et c'est à ce sujet que j'ai voulu vous entretenir un instant... mais seul... seul ! entendez-vous !... *(Il fait signe à Mathéus et aux deux jeunes filles de se retirer.)*

BÉATRIX, à Mathéus.

Ah ! mon père... je ne sais pourquoi... mais je tremble !

MÉSANGÈRE, à part.

Cet homme m'a glacée d'effroi !

MATHÉUS, à Béatrix.

Rassure-toi, ma fille... *(Montrant la lettre que lui a donnée Vanbruck)* là, peut-être dans cette lettre, le salut de la patrie, et notre bonheur à tous !... Allez, mes enfants, allez... Dieu qui nous a déjà tant éprouvés, ne nous abandonnera pas ! *(Il les reconduit vers la porte de droite.)*

WILHELM, à Béatrix, à haute voix et regardant le gouverneur.

Adieu, ma fiancée ! ma femme !! *(Béatrix sort avec Mésangère.)*

MATHÉUS, revenant au gouverneur.

Au revoir, monseigneur !... *(Il s'incline et sort par le fond.)*

SCÈNE VIII.

DON JUAN, WILHELM.

DON JUAN, avec autorité.

Approchez, capitaine, approchez... et sachez avant tout que rien n'échappe à ma vigilance... Hier, vous avez été reçu secrètement par la princesse Marie de Brabant !

WILHELM, à part.

Il le sait !

DON JUAN.

Comme gouverneur de ce pays, j'ai le droit de demander à un officier de sa majesté catholique, ce qui s'est passé entre lui et notre prisonnière !

WILHELM, avec émotion.

Monseigneur !

DON JUAN, avec ironie.

Et si vous refusez de me l'apprendre, capitaine, c'est moi qui vais vous le révéler !

WILHELM.

Que voulez-vous dire ?

DON JUAN.

Je dis que Marie de Brabant vous a avoué que le prétendu déshonneur de Béatrix Claës était une fable... et que l'enfant dont il s'agit était l'héritier des comtes de Bruges, en un mot, son fils !

WILHELM.

Et quelle preuve, Monseigneur ?...

DON JUAN, *avec assurance.*

La preuve, mon cher... elle est sans réplique.... C'est qu'un brave militaire, *comme vous...* un homme d'honneur, *comme vous*, n'épouserait pas une jeune fille après le scandale public dont vous avez été le témoin !

WILHELM, *avec dignité.*

Monseigneur !... c'est à ma conscience seule que je dois compte de mes actions !

DON JUAN.

Fort bien, Monsieur... mais si votre conscience parle aussi haut, elle doit vous dire que son premier devoir est de rendre l'honneur à celle qui l'a injustement perdu... de proclamer hautement son innocence, sans égard pour personne !

WILHELM, *avec émotion.*

Monseigneur !

DON JUAN, *d'un ton affectueux.*

Ainsi donc, capitaine... au nom de votre amour, de votre avenir... parlez... confiez-moi tout !

WILHELM, *avec énergie.*

Je n'ai rien à vous confier, Monseigneur... car je ne sais rien !... je vous l'ai dit... rien !...

SCENE IX.

LES MÊMES, BÉATRIX, paraissant à la porte à droite sans être vue de Wilhelm et du gouverneur.

BÉATRIX, *à part, écoutant.*

Je ne puis résister à mon inquiétude !

DON JUAN, *continuant.*

Je me serai donc trompé, capitaine, en croyant à l'innocence de celle que vous aimez !

WILHELM, *à part.*

Et ne pouvoir parler !

DON JUAN.

Ainsi, vous n'hésitez pas devant un tel mariage ?

WILHELM, d'un ton résolu.

Je n'hésite pas, monseigneur.

DON JUAN.

Alors, monsieur, vous connaîtrez bientôt, à vos dépens, ce que pensent vos frères d'armes d'une pareille union, et la honte qui doit en rejaillir sur vous ! (*A ce moment Béatrix disparaît.*)

WILHELM, frappant sur son épée.

J'ai là ce qu'il faut pour leur répondre, monseigneur !

DON JUAN.

A votre aise, capitaine ! mais, pas de provocation, de duel !... car nos lois sont formelles !... et dans ce cas, vous savez le sort qui vous attend !

WILHELM.

Je le sais !

DON JUAN.

La mort ! sans pitié ni merci ! Maintenant rendez-vous à votre quartier, capitaine, et ne le quittez pas sans mon ordre !

WILHELM, s'éloignant et saluant.

J'obéis, monseigneur !

DON JUAN, à l'Infernal qui est resté au fond en dehors.

Et toi, l'Infernal, viens... suis-moi chez la princesse !... cette femme-là me fera perdre l'esprit !

L'INFERNAL, à part

C'est déjà fait ! (*Il sort avec le gouverneur.*)

SCENE X.

BEATRIX, sortant de la chambre à droite dans la plus grande agitation.

RÉCITATIF.

Qu'ai-je entendu ! grand Dieu !.. et quel horrible sort !..

Pour lui la honte... et peut-être la mort !

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Quand nos malheurs allaient finir,
Et quand, après tant de souffrances,
Un doux hymen, plein d'espérances,
A nos deux cœurs venait s'offrir !

Faut-il, ô ciel !

Qu'un sort cruel

Brise une existence chérie !

O mon Dieu ! pour lui prends ma vie !

C'en est fait ! amour ! avenir !

Ah ! comme moi tout doit mourir !

DEUXIÈME COUPLET.

Quoi ! je verrais son noble front
Rougir de moi... douleur extrême !
Et pour venger celle qu'il aime,
Son sang laverait mon affront !
Et sous mes yeux,
Destin affreux !
Il périrait pour son amie !
Ah ! pour lui, mon Dieu ! prends ma vie !
C'en est fait ! amour ! avenir !
Ainsi que moi, tout va mourir !

A la fin de la romance, Béatrix tombe accablée sur un siège, au moment où Vanbruck et Mésangère paraissent à la porte du fond.

SCÈNE XI.

BÉATRIX, assise à droite, MÉSANGÈRE, VANBRUCK, entrant sans voir Béatrix.

VANBRUCK, à lui-même.

Ah ! par exemple, voilà une singulière idée de mon oncle !... m'exposer, moi, un cabaretier pacifique, aux chances désagréables de servir ma patrie !

MÉSANGÈRE, à Vanbruck.

Mais taisez-vous donc !... Avec cette figure-là, on vous prendrait pour un conspirateur...

VANBRUCK, d'un air de mystère.

J'en suis peut-être un, Mésangère.

MÉSANGÈRE, courant à Béatrix qu'elle aperçoit.

Béatrix !... Ah ! mon Dieu ! comme tu es pâle !...

BÉATRIX, avec affection.

Mésangère ! Vanbruck !

VANBRUCK.

Pardon, ma cousine !... ça me suffoque un peu de vous revoir, après ce qui s'est passé !

BÉATRIX, avec bonté.

J'ai tout oublié, Vanbruck.

VANBRUCK.

Ah ! que c'est bien à vous, ma cousine. (D'un ton douloureux.) Après ça, vous avez tout aussi bien fait... vous n'auriez peut-être pas eu longtemps à m'en vouloir.

MÉSANGÈRE.

Ah ça, voulez-vous bien vous taire !... vous avez des visages si tristes, vous et Béatrix... on dirait des gens qui vont mourir !

BÉATRIX, *avec une vive émotion.*

Moi ? y penses-tu ?

MÉSANGÈRE, *à Béatrix.*

Au fait ! je suis folle !... toi qui es toujours aimée du capitaine Wilhelm... toi qui vas te marier avec lui !...

VANBRUCK.

Avec lui !... mais les officiers de son régiment qui étaient là, tout à l'heure, dans mon cabaret, disaient que s'il s'en avisait...

BÉATRIX *et* MÉSANGÈRE.

Eh bien ?...

VANBRUCK.

Ils le chasseraient plutôt de leur corps !

BÉATRIX, *très-émue.*

Ils disaient cela ?

MÉSANGÈRE, *à Vanbruck.*

Mais taisez-vous donc !...

VANBRUCK.

Après ça, ma cousine... peut-être que ma bière et mon vin de Ténériffe !...

BÉATRIX, *à part, avec douleur.*

Oh ! j'hésitais encore, en pensant à mon pauvre père... (*Avec résolution.*) Mais maintenant, je n'hésite plus !

MÉSANGÈRE, *à demi-voix, à Vanbruck.*

Vous aviez bien besoin de lui dire cela !...

VANBRUCK, *de même.*

Mais, puisque son mariage est rompu !

MÉSANGÈRE, *de même.*

Il ne l'est plus !

VANBRUCK, *stupéfait.*

Ah ! bah !...

BÉATRIX.

Mésangère..... tout à l'heure, là, dans cette chambre... (*indiquant la droite*) tu trouveras un billet... tu le remettras à mon père... Mais, dans une heure... une heure seulement !

MÉSANGÈRE, *avec surprise.*

Et pourquoi pas tout de suite ?

BÉATRIX.

Ce serait trop tôt !... Dans une heure... pas avant... Et maintenant, adieu !

MÉSANGÈRE, *surprise.*

Comment ! adieu !

BÉATRIX.

Non !... au revoir !... (*A part.*) Là-haut !... (*Avec désespoir, sortant par la droite.*) Ah !... Wilhelm !... tu ne seras pas déshonoré !

SCENE XII.

VANBRUCK, MÉSANGÈRE.

VANBRUCK, *d'un ton sinistre.*

Mésangère !... Le moment est venu d'accomplir mon sacrifice !...

MÉSANGÈRE.

Parlez !... expliquez-vous !

VANBRUCK.

Voilà !... c'est mon oncle, qui est redevenu un enragé Brabançon depuis qu'il n'est plus sourd... ce qui est un grand malheur !

MÉSANGÈRE.

Après ?

VANBRUCK.

Il exige que j'aie planté son drapeau sur la grande tour, en vue de tout le monde... La tête m'en tourne rien que d'y songer !...

MÉSANGÈRE.

Et vous obéirez ?

VANBRUCK, *avec une sensibilité comique.*

J'obéirai, Mésangère, puisque votre main est à ce prix !... Mais comme je ne crois pas que j'en réchappe, faisons la paix, Mésangère... (*D'un ton solennel.*) Je vais vous faire connaître mes dernières volontés !... Je vous lègue mon souvenir, et mon cabaret... avec tous ses buveurs... un fonds d'ivrognes très-satisfaisant !

MÉSANGÈRE, *pleurant.*

Merci, je n'en veux pas sans vous !

VANBRUCK.

Acceptez toujours, Mésangère, ça soulagera ma conscience, pour vous avoir trouvée coquette, légère, évaporée... ce qui est peut-être vrai... mais ça ne se dit pas entre bons parents...

MÉSANGÈRE, *se récriant.*

Par exemple !

VANBRUCK.

A présent, adieu !... Pour vous, je vas devenir un héros !

MÉSANGÈRE.

Ça m'étonnera !

VANBRUCK, *après un silence.*

Ça m'étonnera bien plus que vous, Mésangère !... N'importe ! adieu, peut-être pour jamais !... (*Il sort majestueusement par le fond, et Mésangère rentre dans la chambre à droite.*)

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente la grande place de la ville de Bruges. — A droite, le palais de la princesse de Brabant avec perron et balcon. — A gauche, au deuxième plan, l'abside de la cathédrale, auprès de la tour. — Adossée à la tour, une niche en pierre, à laquelle on monte par quelques marches : c'est de là que le carillonneur fait jouer son carillon. — Au premier plan à gauche, l'entrée de la maison de Mathéus. On voit pendre dans l'intérieur de la niche de pierre plusieurs cordages qui tiennent aux différentes cloches du carillon.

SCÈNE I.

PEUPLE, HOMMES et FEMMES, *accourant joyeusement sur la place.*CHOEUR *joyeux.*

Vive la folie !
 Courant sur ses pas,
 Plaisirs de la vie,
 Ne nous quittez pas !
 C'est grande kermesse,
 En ce jour joyeux,
 Que notre allégresse
 Monte vers les cieux !

CHOEUR *à mi-voix.*

Quand la cloche
 A l'approche
 De la nuit,
 Tinte et sonne !
 Non, personne
 Ne s'enfuit !
 La vengeance
 En silence
 Nous conduit !

On voit une patrouille espagnole passer au fond ; et le chœur joyeux reprend :

Vive la folie !
 Courant sur ses pas ,
 Plaisirs de la vie,
 Ne nous quittez pas !

(Ils se dispersent tous de différents côtés. Pendant le chœur précédent, Mathéus est resté appuyé dans la niche de pierre du carillon, et les examine en silence.)

SCENE II.

MATHÉUS, puis OLIVIER SFORCE.

MATHÉUS, dans son carillon, arrangeant et mettant en état les cordes des cloches.

Tout est prêt!... non! le bourdon ne parle pas bien encore... *(Il tire une corde.)* si fait!... le voilà qui résonne comme la foudre dans le ciel!... *(Tirant une autre corde.)* Et celle-ci?... de mieux en mieux! on l'entendrait du clocher de Gand!... Olivier Sforce peut venir maintenant!... et mes filles de bronze vont chanter une terrible antienne aux Espagnols!... *(Apercevant Olivier qui entre vivement.)* Olivier!...

OLIVIER SFORCE, à Mathéus.

Bien!... à ton poste, mon brave carillonneur, comme je l'ai prescrit tantôt!

MATHÉUS.

Et nos hommes ?

OLIVIER.

Partout!... les soldats de Nassau, introduits masqués, dans cette ville, grâce à la kermesse, occupent tous les quartiers!

MATHÉUS, avec joie.

Vive Nass....

OLIVIER, vivement.

Tais-toi!... le palais même en est rempli!... ils y sont entrés, sous prétexte de remercier le gouverneur!

MATHÉUS.

Et ils l'étrangleront ?

OLIVIER.

Non! nous l'enfermerons dans ton carillon... et il deviendra sourd comme toi!

MATHÉUS.

Je m'en charge !

OLIVIER.

Et maintenant, à l'œuvre, Mathéus Claës... car nos amis n'attendent plus que le signal.... Et c'est toi qui dois le donner!

MATHÉUS.

Vrai ?

OLIVIER.

Sonne donc pour ton pays, Mathéus.... sonne aussi pour ton honneur !....

MATHÉUS.

Comment ?

OLIVIER.

Je viens de voir, à l'instant, sur la place, ta pauvre fille insultée par les soldats espagnols, qui lui reprochent le déshonneur de leur capitaine !...

MATHÉUS.

Ma fille ! ma Béatrix !... où est-elle ?

OLIVIER.

En sûreté... dans la tour de l'église... un refuge inviolable !

MATHÉUS.

Ils ont insulté mon enfant ! les lâches !... vous ne leur ferez pas merci, Olivier !...

OLIVIER.

Je suis Brabançon, Mathéus !

MATHÉUS, s'élançant dans la niche de pierre.

Écoute donc, Olivier !... écoute... les murs du clocher vont en trembler !

FINAL.

MATHÉUS, se pendant après ses cloches.

A moi, mes filles !.. votre voix
Doit parler haut pour la patrie !
Par l'enfer ! toutes à la fois
Sonnez ! grondez avec furie !

(Le carillon éclate dans toute sa force.)

REPRISE DU CHŒUR, au lointain.

Quand la cloche
A l'approche
De la nuit
Tinte et sonne !
Non, personne
Ne s'enfuit ;
La vengeance
Qui s'avance
Nous conduit.

Pendant ce chœur on entend au loin tirer successivement trois coups de canon.

OLIVIER, à Mathéus avec joie parlant pendant le chœur.

Entends-tu, Mathéus... nos amis nous répondent... la ville est à nous!... (*Des sons de cloches de tous les carillons de la ville s'unissent à celui de Mathéus.*)

MÉSANGÈRE, accourant et parlant à Mathéus qui sonne toujours; elle tient une lettre à la main.

Mon oncle!... mon oncle... lisez!...

MATHÉUS.

Laisse-moi! laisse-moi!... Dans ce moment suprême... mon cœur, mon bras, tout est au pays!

MÉSANGÈRE, à haute voix:

Une lettre de Béatrix! de votre fille!...

MATHÉUS.

Donne! donne!... (*Prenant la lettre d'une main et la lisant, tandis qu'il sonne de l'autre.*) « Mon père! pardonnez-moi!... » Wilhelm est déshonoré, si je ne meurs pas... et l'honneur de » Wilhelm m'est plus cher que la vie!...! » O ciel!... (*Il quitte ses cloches, descend en scène et continue de lire.*) « Il faut que » Wilhelm soit sûr de mon trépas... qu'il soit public!... et je » me précipiterai du haut de la tour, dès que j'entendrai le carillon!... » (*Jetant un cri.*) Ah! ma fille!... et c'est moi qui sonne!...

OLIVIER, n'entendant plus les cloches et accourant.

Sonne donc, Mathéus... sonne donc!... (*Il monte les degrés qui conduisent aux cloches.*)

MATHÉUS, l'arrêtant.

Malheureux!... c'est la mort de ma fille!...

OLIVIER, courant au carillon.

C'est le salut du Brabant, Mathéus!...

MATHÉUS, luttant avec Olivier pour le retenir et l'empêcher de sonner.

Arrête!... grâce!... pitié!... (*Olivier sonne avec force et à ce moment on entend un cri sur la tour.*)

MATHÉUS, avec désespoir et tombant dans les bras de Mésangère.

Morté! morté... ma fille!

SCÈNE III.

LES MÊMES, PEUPLE accourant portant le drapeau brabançon.

Honneur au drapeau,
Étendard des Flandres!

Il renalt des cendres
Plus pur et plus beau !

MATHÉUS, ouvrant les yeux.

Ma fille ! ma Béatrix !...

VANBRUCK, accourant vivement avec Béatrix et l'amenant
à Mathéus.

Dans vos bras, mon oncle... et je l'ai retenue à temps, sur
la tour, où vous m'aviez ordonné d'aller planter votre étendard

MATHÉUS, jetant un cri de joie.

Ma Béatrix ! mon enfant !...

(A ce moment les grandes portes du palais s'ouvrent tout à coup,
et l'on voit paraître sur le haut du vaste perron, la princesse de
Brabant présentant à la foule qui la salue, son fils qu'elle tient
dans ses bras.)

CHOEUR.

Du ciel la clémence
Sauva cet enfant,
Dernière espérance
De tout le Brabant !

MATHÉUS.

Ah ! le pauvre carillonneur a donc bien fait de sonner ses
cloches !

WILHELM, qui est entré avec Vanbruck et Béatrix.

Oui, Mathéus !... et s'il les sonne encore... ce sera pour le
bonheur de ses enfants !

VANBRUCK, prenant le bras de Mésangère.

Ça me va ! je suis de la famille !...

CHOEUR GÉNÉRAL.

Honneur au drapeau,
Étendard des Flandres !
Il renalt des cendres
Plus pur et plus beau !

Wilhelm et Béatrix tombent aux pieds de la princesse, qui est saluée
par les vivats de la foule. Mathéus, Mésangère et Vanbruck s'incli-
nent également.

Le rideau baisse au son des cloches de tous les carillons de la ville de
Bruges.

FIN.

75979